DANS CE NUMÉRO







JUILLET > AOÛT SEPTEMBRE 2011

Lettres & Images d'Aquitaine

92

Lettres & Images d'Aquitaine est une publication d'Écla, agence culturelle du Conseil régional d'Aquitaine, chargée de mettre en œuvre l'action en faveur de l'écrit, du cinéma, du livre et de l'audiovisuel.

Nino, *une adolescence imaginaire de Nino Ferrer*

Entretien avec Thomas Bardinet, page 8



Lou de Laâge et David Prat dans *Nino* (une adolescence imaginaire de Nino Ferrer). Photo : Thomas Bardinet

Écla Aquitaine reçoit le soutien du Conseil régional et de la direction régionale des Affaires culturelles d'Aquitaine.

SOMMAIRE

Lettres & Images d'Aquitaine





Lettres & Images d'Aquitaine est une publication d'Écla, association loi 1901.
Bâtiment 36-37, rue des Terres neuves
33130 Bègles / Tél. +33 (0)5 47 50 10 00
ecla@ecla.aquitaine.fr
http://ecla.aquitaine.fr

D'une loi à l'autre, ou quand une commémoration prépare l'avenir

Tout d'abord, une fois n'est pas coutume, je souhaite revenir sur notre numéro de *LIA* n° 91, et plus particulièrement son supplément à propos des politiques publiques de la culture. Ces 16 pages orchestrées par Pierre Mazet démontrent, s'il en était encore besoin, que notre univers, que je qualifierai d'artisanat culturel, est régi sûrement par le marché : les besoins de consommation s'articulent nécessairement à la structuration de l'offre, mais n'assurent sa pérennité qu'en garantissant des espaces de création. Ces derniers méritant évidemment une attention plus forte, et en particulier de l'action publique, cet arbitre au sifflet quelque peu enroué en ces temps difficiles, qui perd de son autorité, quelquefois de sa lucidité… et peut-être demain de son efficacité.

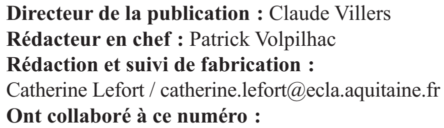
Pourtant, dans notre pays où les commémorations sont devenues les « marronniers » des suppléments de nos quotidiens, il en est une qui mérite une attention particulière : celle d'une loi qui permit de maintenir un maillage important de librairies indépendantes sur tout le territoire, et par là même une offre de création variée, une réelle biblio-diversité. La loi du 10 août 1981 pose en effet le principe du prix unique : quel que soit le lieu de vente, celui-ci, fixé par l'éditeur, reste le même. Ainsi, le lecteur peut toujours trente ans après se procurer un ouvrage, le trouver au même tarif, que ce soit en supermarché, en maison de la presse, en grande surface culturelle, en librairie, sur Internet voire dans les lieux les moins attendus (supérette, station-service…).
Cette loi vient donc de prouver sa jeunesse et son actualité en déclinant son homothétie dans le champ du numérique.

Malgré un marché du livre morose (-2 % en avril) et dans un contexte de stagnation de la consommation de biens culturels, nos parlementaires ont adopté le 17 mai dernier, par un vote quasi unanime de l'Assemblée nationale, une proposition de loi sur le livre numérique, qui prévoit que l'éditeur français fixe un prix valable pour les diffuseurs non seulement en France mais aussi à l'étranger.

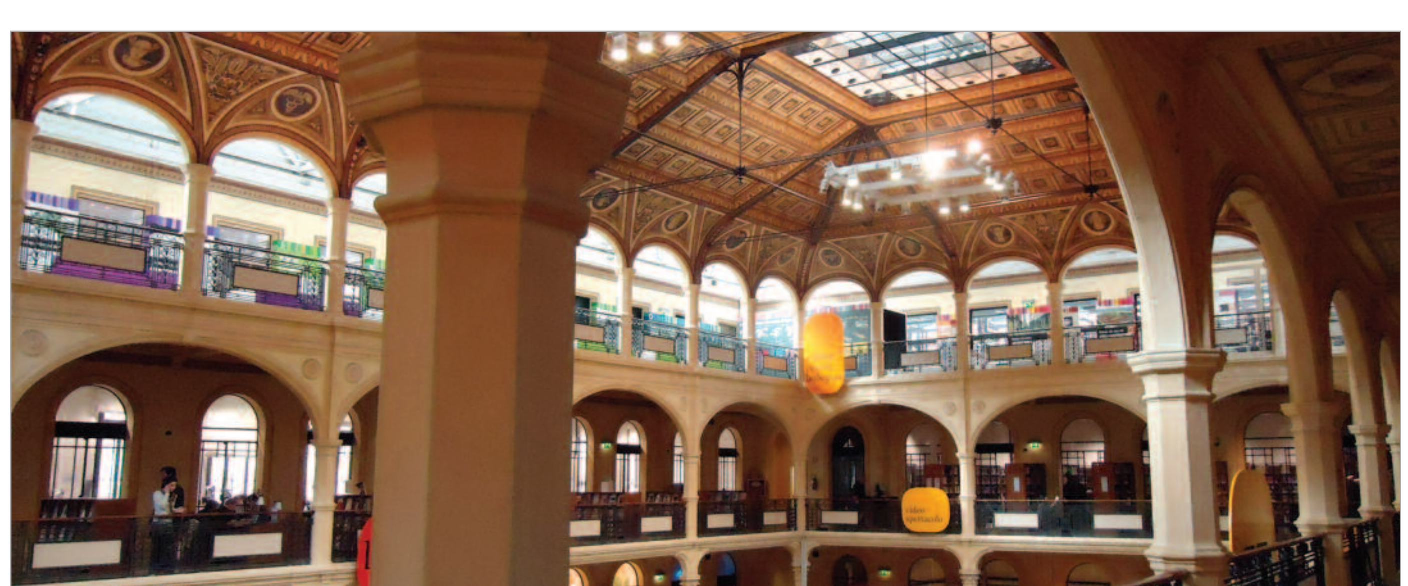
Cette dernière disposition, dite « clause d'extraterritorialité », est déclarée par certains contraire à la législation européenne, car selon eux la France ne pourrait pas imposer sa loi sur le prix du livre numérique à des plates-formes américaines du type Amazon. Eh bien, comme en 1981 où il fut nécessaire de mener le combat jusqu'à Bruxelles, cette nouvelle initiative française nécessitera de dépasser nos logiques d'exception pour gagner une reconnaissance européenne.

« C'est une loi fondatrice pour l'industrie du livre. » « C'est une avancée historique ! » « C'est une loi d'anticipation », ont déclaré nos parlementaires, nos arbitres, pour une fois à l'unisson. Alors que le marché français du livre numérique ne représente pas encore 1 % des ventes, la puissance publique a su prendre les devants en tentant de réguler un univers marchand en devenir et en tentant de préserver les droits des créateurs.

Patrick Volpilhac,
directeur général d'Écla



Directeur de la publication : Claude Villers
Rédacteur en chef : Patrick Volpilhac
Rédaction et suivi de fabrication :
Catherine Lefort / catherine.lefort@ecla.aquitaine.fr
Ont collaboré à ce numéro :
Géraldine Arnoux, Jutta Bechstein-Mainhagu & Odile Domange, Isabelle Blin & Marie-Andrée Ouret, Bénédicte Chapard, Corinne Chiaradia, Christophe Dabitch, Bernard Daguerre, Pantxoa Etchegoin, Cécile Eveno, Myrthis Flambeaux, Jean-Renaud Galtier, Sébastien Gazeaux, Elsa Gribinski, Guilhem Joanjòrdi, Hélène Labussière, Frédéric Lacoste, Catherine Lefort, Sonia Moumen & Manon Cano, Olivier Noël, Olivier du Payrat, Marianne Peyri, Mathilde Rimaud, Hélène Rio, Christine Thomelin, Marie-Laure Vallée, Patrick Volpilhac.
Dossier Bologne :
Rowéna Bayle, Gisèle Callède, Lise Chapuis, Brigitte Chastanet, Claude Dagail, Véronique De Wilde, Céline Ducourneau, Patricia Marini, Hélène Rio, Ariane Tapinos, Laurence Tarin, Danica Urbani , Nathalie Vidal, Jeanne Zaka
Photos : Écla Aquitaine sauf mention contraire
Diffusion : Catherine Lefort
Corrections : Jean Bernard-Maugiron
jbm33@free.fr
Design graphique : kubik/www.kubik.fr
Imprimeur : Imprimerie Laplante (Imprim'vert)
Parc d'activité Mérisud
3, impasse Jules Hetzel –33700 Mérignac
Lettres & Images d'Aquitaine est imprimée avec des encres végétales sur un papier recyclé : Cyclus Offset.
ISSN : 1621-5397 – Dépôt légal : 07-2011



Bibliothèque Salaborsa, Bologne. Voir dossier P. 4 et 5 © Céline Ducourneau

Auteur


© Réseau Clastres / Rabaté – Prudhomme – Troubs – Guibert – Mathieu

David Prudhomme, trait pour trait

Par Sébastien Gazeau




Rupestres ! © Futuropolis, 2011.

Qui a lu *Rébétiko*, la précédente bande dessinée de David Prudhomme, se souvient peut-être de cette phrase : « Les oiseaux sont libres d'aller où ils veulent. Pourtant ils volent presque tous en groupe. » Ce qui était vrai pour la bande de musiciens qu'on suivait de case en case dans la Grèce des années 30 l'est plus que jamais aujourd'hui. *Rupestres !*, son dernier ouvrage collectif, est une histoire de copains avant d'être une histoire du dessin et des dessinateurs.

En 2006, le journal *Libération* lançait un appel aux amateurs souhaitant découvrir la grotte de Niaux (Ariège) et sa galerie de dessins jusqu'alors fermée au public. Fasciné par l'art préhistorique dont il reproduit souvent les figures pariétales, « parce que ça procure un vrai bien-être graphique », David Prudhomme postule et gagne le droit d'aller sous terre à la rencontre de ses ancêtres magdaléniens. C'est un choc. « Après trois heures de marche, tomber sur la belette en neuf traits, ça interroge beaucoup. » Beaucoup trop, semble-t-il, pour un seul homme… Très vite lui vient l'idée de promenades en compagnie d'amis bédéistes. Le principe : aller dans plusieurs hauts lieux de l'art rupestre, partager cette expérience et voir ce que ça fait. Il n'est pas encore question d'un livre ; personne en tout cas ne se l'avoue franchement. « J'ai tout de suite pensé que ça ne pouvait être qu'une aventure collective. On sent bien qu'une logique de groupe a présidé à la création de ces œuvres qu'on fait coïncider avec la “naissance” de l'art. Je voulais retrouver cet effet de tribu. » En attendant, il sollicite son réseau d'amis et parvient sans mal à embarquer dans l'histoire une petite dizaine de compères dont ne resteront au final qu'Emmanuel Guibert, Marc-Antoine Mathieu, Pascal Rabaté, Troubs et Étienne Davodeau.

Une écriture collective

Alors commence la grande boucle. Entassés comme on le voit dans les premières pages de *Rupestres !,* ils parcourent en voiture la Dordogne, le Lot, l'Ariège, passent des heures à Pech-Merle, Lascaux II, Cougnac, Commarque, Bara-Bahau, Bernifal, Niaux… Les visites s'étalent sur plusieurs mois, chaque fois accompagnées de guides dévoués et curieux de leur démarche. Aucune contrainte ni plan préétabli. Chacun recopie, dessine, laisse aller son imagination aiguisée par le froid et l'obscurité, la beauté et le mystère de chaque endroit.

« On a beaucoup lu pour ne pas s'emballer. Parce que c'est facile de partir en sucette lorsqu'on voit ces peintures… On cherche forcément une explication. On essaie de plaquer sa théorie de l'histoire de l'humanité, ses conceptions de l'art. C'est pour ça que j'ai aimé les travaux d'Emmanuel Anati[1] ou de Jean-Paul Jouary[2], la manière dont ils cherchent ce qui unit les peintures pariétales du monde entier. »

Ce qui est certain, c'est que les hommes se sont succédé dans ces grottes pour ajouter leurs marques à celles de leurs précurseurs. On trouve ainsi sur une même paroi des peintures distantes de plusieurs millénaires mais qui parfois se superposent et se mélangent. Iconoclaste, cette manière de faire a séduit les dessinateurs qui, à défaut de pouvoir poser leur empreinte sur la roche, ont partagé leurs dessins entre eux, laissant à chacun le soin d'y apporter sa touche lorsque cela lui semblait pertinent. C'est ainsi que *Rupestres !* contient de nombreuses planches collectives, où il est difficile de distinguer le trait d'un tel ou de tel autre. À l'heure du droit d'auteur, il fallait oser. « L'anonymat qui règne à l'intérieur du livre fait écho à celui qu'on ressent dans les grottes. C'est quelque chose qui me tient à cœur, cette notion d'action collective, de non-propriété. “Ça” appartient à tout le monde. Ça ne signifie pas une absence de propos personnels, parfois contradictoires entre eux comme on le voit dans l'album. Mais le but n'est pas de savoir qui dit quoi, ni qui a raison ou qui a tort. Il s'agit au contraire d'accepter les voix dissonantes. C'est la discussion qui est intéressante dans ce livre, pas le déroulement de l'action, laquelle reste très secondaire. » D'où quelques réactions d'incompréhension. « Certains lecteurs sont désarçonnés par cet ouvrage. Mais nous ne pouvions pas réduire notre expérience à une forme classique. On perd tous ses repères dans les grottes. Il fallait faire passer cette sensation. »

> « On sent bien qu'une logique de groupe a présidé à la création de ces œuvres qu'on fait coïncider avec la “naissance” de l'art. »

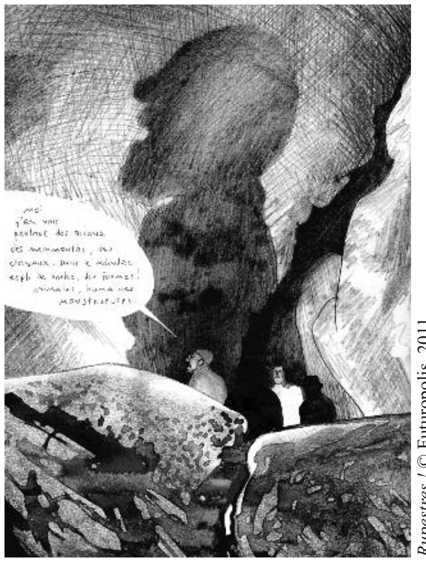
La grande famille des dessinateurs

C'est le cas. *Rupestres !* perturbe certains codes du genre, tout en s'appuyant sur d'autres. Les dessinateurs ont ainsi choisi de se mettre en scène pour rendre compte du bouleversement intime que cette déambulation souterraine a provoqué en chacun d'eux. On les voit, affublés d'un surnom de circonstance (Le Bison, La Belette, Crô-Ma, Le Chafouin, L'Auroch, L'Abbé), tour à tour stupéfaits, incrédules, amusés ou irrités, parfois pris d'hallucinations ou en proie à des délires dont on ne saura jamais s'ils furent réels ou fantasmés. Mais l'originalité de cet album tient à ces longues séquences où, littéralement plongé dans des dessins pleine page, le lecteur perçoit l'influence de leurs modèles. On pense aux méthodes autrefois en vigueur dans les académies des beaux-arts qui consistaient à copier sans fin les chefs-d'œuvre du passé. Plus libre mais tout aussi déférente, leur démarche inscrit l'art de la bande dessinée dans la grande histoire de l'art et montre ce qui unit les dessinateurs de tout temps. « Ce travail m'a apporté une grammaire fondamentale qui me permet de décoder plein de choses, notamment dans l'art contemporain. Je vois maintenant des ponts évidents entre ces hommes du paléolithique et des gens comme Miquel Barceló ou Soulages. Je ne dis pas que tous les artistes contemporains s'inspirent de cette époque, mais je perçois des filiations… Cette expérience m'a bouleversé le regard. » David Prudhomme n'a pas fait que regarder et regarder encore ces dessins vieux de 15 000 ou 20 000 ans. En véritable compositeur-arrangeur de *Rupestres !*, il a dû également s'imprégner du trait et de l'univers de ses cinq acolytes, passant « un temps infini » devant leurs dessins pour chercher des liens entre tout ce qu'ils avaient produit ensemble et séparément. Là encore, il s'agissait à la fois de perdre (un peu) le lecteur tout en évoquant une des spécificités de l'art préhistorique. « Dans les grottes, il y a tout lieu de penser que certains dessins ont été faits pour être vus. C'est le cas dans ces grandes salles décorées où des hommes semblent s'être rendus en groupe. Et puis il y a cette chose sidérante. On a découvert des empreintes de mains dans des recoins où seul le bras peut passer. C'est-à-dire qu'il n'était pas possible que d'autres voient ces peintures. Il s'agissait seulement de laisser une trace. J'ai envie de croire que dans ce cas-là, c'est l'acte qui est plus important que le résultat. Quoique le rapport de l'homme à la grotte a dû changer après ça… »

Une histoire de regard

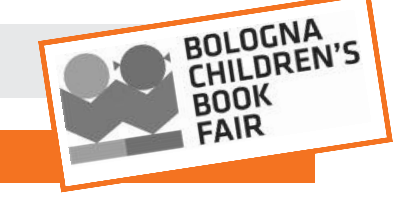
Puisqu'il y en a, on se gardera bien – et l'auteur, sur ce point, resta bien secret – de dire où se situent les dessins cachés qui émaillent les pages de *Rupestres !*. À chacun de les découvrir ou de les imaginer comme certains guides, à force d'aller dans les grottes, devinent sur les parois des formes que personne d'autre ne voit. Il faut passer du temps sur cet ouvrage pour en apprécier toutes les richesses et accepter, comme l'ont fait les dessinateurs, de modifier son regard sur la bande dessinée. « Les artistes qu'on a découverts étaient audacieux et courageux. En comparaison, ce qu'on a fait n'est pas très risqué. C'est pour cela que j'ai été assez triste que certains lecteurs soient déconcertés par cet album. Il me semble que la bande dessinée ne doit pas être une reproduction d'habitudes. Ça m'interroge beaucoup qu'on ne veuille pas découvrir autre chose. Ceci dit, je reste moi-même assez partagé. D'un côté, je pense que la BD en cases n'est pas obsolète et je voudrais parvenir à la simplicité des *Tintin*. Mais d'un autre, il ne me faudrait pas grand-chose pour laisser tomber toute narration. J'y pense de plus en plus. J'essaie des choses. Mais pour l'instant, je ne le montre pas. » ★

1. Archéologue italien célèbre pour ses recherches sur le site archéologique de Hai Karlem (Sinaï).
2. Philosophe et essayiste français, qui s'est intéressé, entre autres, à l'art paléolithique.


Rupestres ! © Futuropolis, 2011.

Rupestre !
David Prudhomme, Emmanuel Guibert, Marc-Antoine Mathieu, Pascal Rabaté, Troubs et Étienne Davodeau.
28x21 cm ; 195 p. ; 25 € ;
Isbn : 978-2-7548-0432-5 ; avril 2011.
Futuropolis
132, rue du Faubourg-Saint-Denis
75010 Paris
www.futuropolis

Dossier Impressions de Bologne



Dossier piloté par Corinne Chiaradia et Hélène Rio

Les accords de coopération entre les régions Aquitaine et Émilie-Romagne en Italie ont connu depuis 2008 des développements fructueux. La nouvelle résidence croisée Aquitaine-Bologne en est un exemple, qui a vu Olivier Latyk être le premier illustrateur aquitain accueilli en résidence de création dans la ville rouge, au mois de mars dernier. Tout comme la délégation de professionnelles du livre partie quatre jours à Bologne au printemps dernier, à l'initiative d'Écla, en collaboration avec Médiaquitaine. À l'opportunité de participer à la grande Foire mondiale du livre jeunesse (*la Fiera del libro per ragazzi*) s'est ajoutée la possibilité de découvrir des lieux et des pratiques inédites, et au fil des rencontres et des échanges d'enrichir ses bagages de projets et d'idées. Les dix-huit participantes de ce voyage interprofessionnel (bibliothécaires, libraires, éditrices, écrivaine, médiatrices, formatrices) nous livrent ici quelques-unes de leurs impressions bolonaises, brefs témoignages d'un voyage en Italie qui devait plus à Stendhal qu'à Rossellini (aucun couple ne s'y est déchiré, mais des liens transalpins s'y sont noués !).

Corinne Chiaradia



Délégation aquitaine à Bologne © Jeanne Zaka

> Rencontres d'auteurs et d'éditeurs

La Foire de Bologne

vue par **Claude Dagail**, éditrice
La Compagnie créative

« How are you ? Nice to meet you ! Ciào, Claude, come stai ? GutenTag ! Ola, que tal ? Ça va ? » Oui, Bologne, c'est la Babel du livre de jeunesse, et ça fait bientôt cinquante ans que ça dure ! Grand rassemblement mondial de l'édition, ouverture aux autres pays européens, aux USA, à l'Asie très présente, à de nouveaux graphismes, à de nouveaux concepts, on y vient pour découvrir, apprendre, acheter, vendre, échanger. Au fil des ans, on se connaît, on sait qui fait quoi, sauf changement brutal de direction et donc souvent de ligne éditoriale. Pas de temps à perdre : c'est grand, c'est court, un rendez-vous pratiquement toutes les demi-heures ! Heureusement, il y a les « p'tits déj » et les soirées ; on continue à parler livres, projets, marché, mais en plus convivial, cuisine bolonaise oblige !
Petit éditeur indépendant, ça fait dix ans que j'y vais avec la même impatience curieuse, le même plaisir de « scout » de découvrir des auteurs et illustrateurs différents, la production d'autres pays, de nouveaux confrères audacieux. Être d'un coup face à la rude réalité du monde éditorial avec les stands des grands groupes internationaux comme Egmont, Random House, Mondadori, mais aussi être rassuré par la présence de plus petites maisons innovantes telles Topipittori, Oqo, Tara Books. On est là pour convaincre deux ou trois partenaires potentiels, leur vendre des droits, mais aussi acheter un titre déniché auquel on croit autant qu'en ses propres livres, il ne faut pas se tromper ; affaire de flair, d'affinités, de prise de risque. À l'heure de la mondialisation, les coéditions, les échanges de droits, c'est vital. Synopsis, jeux d'épreuves, originaux parfois, carnet d'adresses, surenchères et tractations avec les responsables des droits internationaux et les agents littéraires : le système est rodé. C'est à Bologne que j'ai appris tout cela, sur le tas comme on dit, et que j'ai pu y rencontrer voilà sept ans déjà l'Australien Shaun Tan, jamais publié en Europe jusque-là, Lucia Scuderi avec qui cinq albums ont vu le jour en coproduction avec l'Italie…
Bologne 2011, j'y allais pour renégocier un contrat avec mon collègue allemand pour Armin Greder, un de mes auteurs découvert là également, vendre un projet, trouver un nouveau partenaire italien vu que Fatatrac, ma complice éditoriale depuis longtemps, a intégré un gros groupe où les partis pris ne sont plus les nôtres. C'est chose faite. De bonnes surprises cette année : dans l'exposition des illustrateurs, le travail de l'Allemande Sonja Danowski, mes retrouvailles avec le Mexicain Gabriel Pacheco ; dans celle du pays invité d'honneur, l'univers d'une artiste lituanienne et Isabelle, auteur, tombée en arrêt comme moi devant ces planches, un rendez-vous à trois décidé sur-le-champ, l'échange, et sans doute un livre à la clé dans deux ans… Un auteur que je ne connaissais pas avant, de Bordeaux, vivant à quelques encablures de mon bureau ! Étrange, non ? Grazie Bologna, a presto !

http://la-compagnie-creative.com

Résidence croisée

En décembre 2010, une convention signée entre Écla Aquitaine et la commune de Bologne définissait les principes d'une nouvelle résidence croisée, sous la forme d'un échange de jeunes créateurs BD et littérature jeunesse. Olivier Latyk a inauguré cette résidence de création à Bologne, en mars. Inversement, Écla Aquitaine accueillera en janvier 2012 Francesca Popolizio, illustratrice bolonaise, à la résidence à la Prévôté.

Olivier Latyk à Bologne :

« Engranger émotions et sensations »

Par **Patricia Marini**, chargée de communication – éditions de L'Édune

Après un mois de résidence et à quelques jours de son départ de Bologne, Olivier Latyk évoque, avec une pointe de nostalgie, le charme de cette ville historique, ses habitants chaleureux et le fameux art de vivre italien. C'est animé d'une énergie nouvelle qu'il va retrouver le sol aquitain. Une énergie puisée à la source des rencontres qu'il a faites pendant ce séjour et des émotions et sensations dont il a pu s'imprégner. S'il reconnaît avoir peu avancé sur son projet de départ – l'imagier des émotions qui a motivé sa demande pour cette résidence d'écriture –, il se réjouit d'avoir engrangé suffisamment de matière pour le nourrir des mois durant. Et surtout d'avoir pu mettre en perspective son vécu en le confrontant à celui des auteurs et illustrateurs italiens, avec lesquels il a participé à Bilbolbul (grand salon de la BD) et à des conférences. Il a ainsi réalisé que « les auteurs en France, même si assez peu peuvent vivre de leur métier, sont finalement mieux traités que leurs collègues italiens… Beaucoup cherchent à publier en France, et ils sont les bienvenus ! » Un seul regret peut-être : « Ne pas avoir eu suffisamment de temps pour apprendre un peu la langue italienne et échanger encore davantage. » Mais ce n'est que partie remise car Olivier Latyk a pris goût à l'Italie et au voyage.

Né en 1976 à Strasbourg, **Olivier Latyk**, dessinateur depuis dix ans, est publié notamment chez Nathan, Albin Michel, Milan et L'Édune.
En savoir plus : **www.olivierlatyk.com**



© Patricia Marini

Bologne, c'était magique ! Par **Jeanne Zaka**, auteure

J'ai eu l'impression, sitôt les portes de la foire franchies, d'avoir pénétré dans un chaudron entièrement destiné à la littérature jeunesse, avec des visiteurs venus pour échanger sur le livre jeunesse, que ce soit sur le plan artistique, éditorial, documentaire, commercial, etc. Cette abondance unique, tournée vers un sujet qui me passionne, était jubilatoire !
Avancer dans la foire était difficile, tant nous étions nombreux, nous les voyageurs cosmopolites venus de tous les coins du monde, et tant l'œil était attiré à chaque pas, par des créations multiples et étonnantes.
Pourtant, dans cette profusion, j'ai eu le regard aimanté par un travail sublime, de photographies anciennes retravaillées et colorisées, avec des inclusions d'éléments végétaux.
C'était l'œuvre d'une illustratrice lituanienne, Juraté Racinskaité, laquelle faisait partie des artistes sélectionnés pour représenter la Lituanie, pays à l'honneur cette année de la Foire de Bologne.
Mon enthousiasme pour ce travail a été tel que j'ai souhaité rencontrer son auteur pour lui dire toute mon admiration et le souhait fou que j'avais de lui proposer de travailler ensemble. Une première rencontre a eu lieu le jour même, puis une seconde le lendemain en présence de Claude Dagail, éditrice, également intéressée par le travail de l'illustratrice.
Un projet commun a vu le jour, en rapport avec l'histoire et la mémoire, où j'écrirai des textes et Juraté Racinskaité concevrait des illustrations. Tous les échanges se font en anglais et une rencontre en terre bordelaise devrait avoir lieu cet été. De l'Aquitaine à la Lituanie en passant par l'Émilie-Romagne, l'Union européenne est décidément une réalité tangible.

Et aussi…

La fine fleur de l'édition italienne : Les éditions Corraini
Par Céline Ducourneau et Danica Urbani, éditions Dadoclem bibliothèque de Gironde-sur-Dropt
À lire sur http://ecla.aquitaine.fr

Dossier Impressions de Bologne

> Les bibliothèques et la lecture publique en Émilie-Romagne

Dans le droit-fil de ses formations dans le domaine de la jeunesse, Médiaquitaine, centre régional de formation aux carrières des bibliothèques, souhaitait proposer aux bibliothécaires de la région un voyage d'études à Bologne à l'occasion de la Foire internationale du livre de jeunesse et bien sûr la découverte de bibliothèques italiennes.
De la belle bibliothèque patrimoniale de l'Archiginnasio à la très contemporaine Salaborsa, de la Bibliothèque universitaire de lettres et langues au Centre des femmes, les participantes au voyage ont pu rencontrer des lieux vivants et dynamiques, des professionnels motivés et ouverts au dialogue. Un voyage d'études tout aussi formateur qu'agréable. **Lise Chapuis, Médiaquitaine.**

Bibliothèque Salaborsa
© Céline Ducourneau

Voyage au cœur de la Salaborsa :

« Multiculturelle, multimédia et contemporaine »

Par **Rowena Bayle, Gisèle Callède, Brigitte Chastanet, Véronique de Wilde,** bibliothécaires membres d'Entre les lignes (association de bibliothécaires spécialisés jeunesse en Gironde)

Salaborsa, lieu de vie et de culture en plein cœur de Bologne ! Donnant sur la piazza Maggiore, la médiathèque, ouverte en 2001, s'impose en véritable institution, forte d'un cachet particulier avec son agora dont le sol, par transparence, permet d'en admirer les fondements archéologiques.
Véritable lieu de rencontre intergénérationnel avec un espace restauration, cette agora se présente aux visiteurs comme une place animée accueillant les expositions et la présentation des nouveautés. Au fond, face à l'entrée, se situe la banque de prêt centralisé dont le chemin balisé marque la proximité des salles de lecture où règne un silence contrastant avec l'agitation extérieure.
Après la visite des secteurs adultes et musique où nous apprenons de nos deux guides que l'équipement des ouvrages ainsi que les prêts et retours sont externalisés, nous poursuivons notre exploration. Sur la galerie du 1er étage, l'espace presse, très fréquenté par une majorité de retraités à cette heure, est équipé de nombreux quotidiens et revues en langues étrangères et de postes de cours de langues en ligne. Cette galerie s'ouvre sur diverses pièces : un espace dédié à l'autoformation avec une salle de travail et l'espace vidéo et cinéma où les VHS côtoient les DVD. Au sol, un portable se recharge, ça nous interpelle un peu…
La promenade du 2e étage sert à la présentation de projets d'urbanisme de la ville ainsi qu'à des ateliers de l'université qui se déroulent dans de petits box vitrés. Au passage, nous croisons un vieil homme plongé dans sa tablette numérique…
Nous descendons et retrouvons, sur l'agora, un bibliothécaire jeunesse.
Lors d'une restructuration en 2008, l'espace petite enfance a trouvé sa place sur l'agora, choix symbolique et pratique en lien avec le programme national « Né pour lire ». Il accueille les tout-petits et toutes les personnes qui gravitent autour de l'enfant : sages-femmes, parents, éducateurs…, chacun ayant son rôle à jouer dans l'éveil au plaisir de lire des enfants. Volontairement facile d'accès, cet espace accompagne l'enfant dans son développement : on peut s'y préparer à l'accouchement, allaiter, langer, chauffer un biberon, lire des histoires… Tout est prévu !
La visite se poursuit chez les plus grands : une succession de pièces aux allures variées ornées de grandes fresques décoratives réalisées par des illustrateurs de Bologne. Nous sommes impressionnées par le nombre d'ouvrages dans toutes les langues. Le bibliothécaire explique que des lectures à voix haute sont organisées avec les nombreuses communautés de Bologne. Nous finissons par l'espace adolescents et la visite du grand auditorium.
La Salaborsa partage les projets de nombreuses structures locales, l'action culturelle à Bologne est dynamique, mais quel contraste entre une étonnante modernité dans l'offre de services et la nécessaire adaptation aux locaux anciens ! Nous repartons pleines d'idées et d'envies. De quoi réfléchir et remettre en chantier nos pratiques !

Archiginnasio, la table de dissection © Nathalie Vidal

Sise dans un bel édifice du XVIe siècle, la bibliothèque patrimoniale de l'**Archiginnasio** fut longtemps bibliothèque universitaire. En témoignent son « théâtre anatomique » et, aux murs, les écussons multicolores des villes d'origine d'étudiants venus de toute l'Europe. Ces remarquables décors sont aujourd'hui ceux d'une bibliothèque d'étude encore très fréquentée.

« Via Cartoleria, 5 »

Par **Nathalie Vidal**, bibliothèque du département d'études juridiques et économiques de Périgueux.

Installé dans une petite rue du centre de Bologne, autour d'une cour plantée d'un immense pin, le département des langues et littératures étrangères de l'université de Bologne est intégré au SBA : système bibliothécaire d'université, une référence dans toute l'Italie.
L'offre documentaire et les services en ligne sont très complets : catalogues consultables sur place ou à distance, questions aux bibliothécaires, autoformation, cours, archives ouvertes. Une importante bibliothèque numérique permet de consulter un étonnant fonds de revues étudiantes, en lien avec le musée de l'Étudiant européen de Bologne.
L'état des lieux est cependant nuancé : prêts en hausse en raison d'une rétroconversion complète (unique en Italie) permettant l'accès à 2 millions d'ouvrages ; budgets d'acquisition en baisse, réductions de personnel titulaire compensées par des emplois contractuels afin de maintenir les mêmes services et permettre une plus grande amplitude horaire, nombre d'étudiants en diminution mais part des usagers extérieurs en augmentation grâce à l'inscription unique en Émilie-Romagne.
Le fait marquant est une forte mobilisation du personnel au sein du SBA et des services centralisés : gestion commune, harmonisation, consortiums, innovation, ou encore promotion et organisation de la formation du personnel et des usagers.
http://www.cib.unibo.it/sba/
http://www.lingue.unibo.it/DLLSM/Biblioteca/default.htm

Rencontre au siège de l'IBC,

l'Institut pour les biens artistiques, culturels et naturels de la Région Émilie-Romagne,

Avec **Margarita Spinazzola**, responsable des projets culturels en Émilie-Romagne et **Rosaria Campioni**, responsable des bibliothèques

Créé en 1974, l'IBC est chargé depuis 1983 de gérer le réseau régional des bibliothèques, musées et archives territoriales. Contrairement à la France, l'Italie a confié aux régions, dans le cadre de la décentralisation, la gestion des bibliothèques, locales et universitaires, publiques et privées. La Région Émilie-Romagne est une des plus dynamiques, avec sept pôles locaux, dont le PUB, pôle unifié de Bologne.
Ainsi, 1 300 bibliothèques sont placées sous la compétence de l'IBC, dont 467 relèvent des municipalités et provinces (équivalent des départements). Les autres sont des bibliothèques privées, comme la bibliothèque italienne des femmes, rattachées au réseau régional par contrat. L'IBC participe au financement des 467 bibliothèques publiques (12 millions de documents) à hauteur de 50 % (2 millions d'euros pour 2010), selon un plan de développement présenté par chaque municipalité ou province. 45 % de ce budget porte sur l'investissement, 55 % sur le fonctionnement : acquisition de fonds spéciaux, catalogage, numérisation, conservation et restauration, valorisation à travers expositions et manifestations.
L'IBC garantit l'accessibilité de tous les publics à ce réseau de bibliothèques, par la gratuité, les horaires d'ouverture, une carte d'adhérent unique et la gestion du catalogue documentaire. Le catalogue est centralisé à l'échelon régional – chaque bibliothèque y verse les exemplaires de ses collections –, il intègre le catalogue national, permettant une recherche documentaire globalisée.
Avec la carte d'adhérent, chaque usager peut s'inscrire dans plusieurs bibliothèques de la région (publiques et universitaires) et bénéficier ainsi des services proposés par chaque établissement. L'IBC développe une politique d'accueil de tous les publics et assure la formation des personnels.
Dans le domaine de la petite enfance, il décline le programme national « Nati per leggere » (né pour lire), afin de promouvoir la lecture auprès des enfants entre 6 mois et 6 ans, en partenariat avec les médecins pédiatres.

http://www.ibc.regione.emilia-romagna.it/

La bibliothèque du Centre des femmes

Par **Ariane Tapinos**, librairie Comptines


© Nathalie Vidal

Bologne, la ville rouge, a vu naître un lieu unique en son genre (!) : le Centro delle donne. Créé dans la foulée des mouvements féministes des années 70, par l'association Orlando (toujours aux commandes), installé depuis 1981 dans un ancien couvent, le Centro est à la fois une bibliothèque – la bibliothèque italienne des femmes – et un lieu d'actions. Son rôle est scientifique *et* social, alliant reconnaissance internationale et réelle implantation locale. Une double mission, assurée par un financement public et pilotée par une association féministe indépendante, assez rare pour être signalée et enviée.

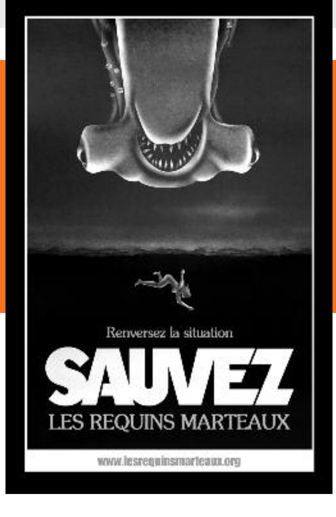
Lire la suite sur http://ecla.aquitaine.fr

www.women.it/bibliotecadelledonne/ – www.librairiecomptines.hautetfort.com

Éditeur/Libraire

Les Requins Marteaux à Bordeaux

Par Catherine Lefort

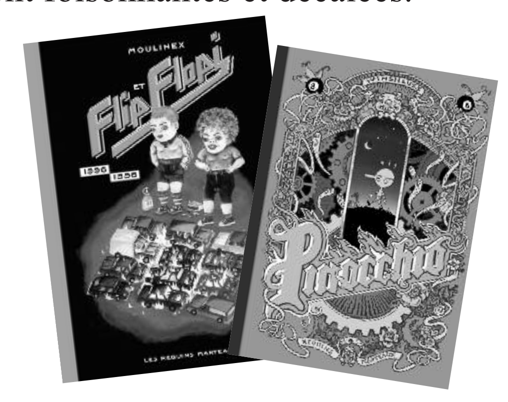


En mars dernier, les Requins Marteaux se sont installés sur le site Pola près des bassins à flot[1]. Nés d'un collectif d'artistes au début des années 90, les Requins Marteaux font figure d'ovni dans le paysage de la création tant leurs productions – partagées entre éditions et créations artistiques : expositions, festivals, films, performances… – sont foisonnantes et décalées. Petit parcours des enfants terribles de la BD.

Trois auteurs : Guillaume Guerse, Marc Pichelin[2] et Bernard Katou ont fondé en 1991 l'association Les Requins Marteaux à la MJC d'Albi. Pour l'anecdote, les premiers ouvrages, destinés à diffuser le travail des fondateurs (graphisme et hip-hop), ont été autoproduits de manière artisanale sur une presse maison.
Plusieurs étapes décisives ont jalonné le parcours des Requins.
Avec l'arrivée en 1996 de Pierre Druilhe et Moolinex, le collectif lance *Ferraille,* un journal trimestriel relié et diffusé en kiosque. *Ferraille*[3] – laboratoire expérimental de la BD – prend en quelque sorte le relais de *Métal Hurlant* qui a alors cessé de paraître. *Ferraille* s'arrêtera en 2001 pour renaître en 2003, reformaté par Winshluss[4], Cizo et Frédéric Felder[5]. On se souviendra du mémorable *Monsieur Ferraille* en 2001, dans lequel Winshluss et Cizo parodient sans vergogne l'univers des cartoons américains des années 50 et le capitalisme triomphant.
C'est en 1999 à Albi que les Requins Marteaux vont créer Rétine, un festival artistique pluridisciplinaire, afin de donner l'occasion à de jeunes auteurs de lier connaissance et de travailler avec des artistes de tous horizons : auteurs, plasticiens, musiciens, comédiens…

Le trio Winshluss, Cizo et Felder apportera une nouvelle fois son humour décalé et corrosif dans la création de l'exposition *Supermarché Ferraille*[6], présentée une première fois au festival Rétine en 2001, puis en 2002 dans le « off » d'Angoulême. Réalisée avec des boîtes de conserve relookées disposées sur des gondoles, animée par des comédiens aux caisses, cette exposition cloue au pilori les poncifs de la « com ». Avec le *Musée Ferraille* – déclinaison du concept *Supermarché* mais cette fois autour du héros de BD *Monsieur Ferraille* – commandé par le Festival d'Angoulême l'année suivante et réalisé par le même trio, les Requins Marteaux entrent dans la légende.

« Ce qui nous intéresse, c'est de travailler des projets autour de la BD en les reliant à d'autres formes d'expressions artistiques. Nos expositions traduisent bien cette démarche car elles associent l'art contemporain, le spectacle vivant et le théâtre de rue, la musique », précise Morgan Charpentier, l'une des trois têtes des Requins Marteaux[7] qui portent l'association aux côtés d'une quarantaine d'auteurs basés dans toute la France.
Il est bien difficile de qualifier leur production éditoriale – qui compte plus de 150 titres – tant elle est diverse, inclassable : livres d'artistes, albums truculents, parodiques ou carrément trashes, BD politiques ou coquines… De beaux livres souvent, mais dont le lectorat est plutôt restreint. D'où une certaine difficulté quant à la diffusion en librairie. Avec la crise économique, il n'en fallait pas moins pour mettre la structure en difficulté (voir encadré ci-contre).
Si les Requins Marteaux avaient déjà travaillé avec la librairie La Mauvaise Réputation, les éditions de la Cerise ou Zebra 3 Buy-Self, leur installation à Pola va leur permettre de nouer des liens avec de nouveaux acteurs locaux. Et pourquoi pas, de recréer à Bordeaux le festival Rétine…



Confrontés à des difficultés de trésorerie, les Requins Marteaux ont décidé de réagir et en appellent au soutien de leurs lecteurs afin que ceux-ci achètent leurs livres, leurs originaux ou autres objets. Pour en savoir plus : **www.lesrequinsmarteaux.org**

Quelques références
Pinocchio de Winshluss, prix du meilleur album au Festival d'Angoulême 2009.
Garduno en temps de paix et *Zapata en temps de guerre* de Philippe Squarzoni, préfacé par Ignacio Ramonet.
Tout le gentil garçon, par le Gentil Garçon.
Une nouveauté
Flip et Flopi, Moolinex.

1. Pola réunit des artistes et des associations de la Communauté urbaine de Bordeaux sur un même lieu, mis à la disposition par la Ville de Bordeaux > www.pola.fr
2. Marc Pichelin a fondé en 1994 le label Ouïe/Dire avec plusieurs artistes > www.ouiedire.com
3. La ferraille étant ce qui reste quand un métal n'a plus d'utilité…
4. Winshluss, de son vrai nom Vincent Paronnaud, a cosigné le long-métrage d'animation *Persépolis* avec Marjane Satrapi.
5. Felder, alias Franky Baloney.
6. supermarcheferraille.com : le supermarché où vous pouvez faire vos achats.
7. Avec Julien Dupouy et Thomas Bernard.

Parmi les derniers dossiers aidés au titre du protocole…

Chaque année, cinq éditeurs environ et une quinzaine de libraires bénéficient d'un soutien conjoint de l'État (Drac) et du Conseil régional, qui combinent leurs moyens en faveur du développement de l'économie du livre pour un montant annuel global avoisinant les 200 000 euros. Partenaire de ce dispositif, Écla prend une part active à sa mise en œuvre auprès des professionnels et émet un avis technique sur les demandes.

Parmi les premiers dossiers aidés en 2011 : Le Bord de l'eau (rachat d'un catalogue, cf. ci-dessous), et les librairies Le 5e Art à Saint-Jean-de-Luz (travaux, stock), Les Bullivores à Périgueux (rachat), et la Librairie générale à Arcachon (travaux, informatique).

En 2010, l'État et la Région avaient effectué un bilan sur les aides attribuées depuis 2003, interrogeant les professionnels et quelques autres régions. Depuis, des modifications ont été apportées, mais le principe de cette aide conjointe, exemplaire à l'échelon national, n'est pas remis en question. Le protocole aquitain devrait être prolongé sur 2012-2014.

Une nouvelle marque au catalogue du Bord de l'eau

Par Mathilde Rimaud

Un an après avoir créé La Muette, maison d'édition généraliste sise en Belgique, Le Bord de l'eau signe le rachat d'un catalogue universitaire touchant à la littérature et à la philosophie de grande qualité : Cécile Defaut devient une maison d'édition rattachée à l'éditeur de sciences humaines de Lormont. **Rencontre avec Jean-Luc Vessy.**

Lettres et images d'Aquitaine – Comment s'est passé ce rachat ?
Jean-Luc Vessy – Je n'avais pas réfléchi de longue date le rachat d'un catalogue, mais il se trouve que, via les directeurs de collections et les auteurs avec lesquels je travaille, j'ai appris que Cécile Defaut cherchait un repreneur. C'est quand l'opportunité se présente que la question du développement se pose. Il peut se faire de manière horizontale, en augmentant les ventes en librairie, grâce à un travail éditorial de longue haleine, ou verticale, en élargissant les champs éditoriaux. Nos fonds m'ont paru complémentaires et Cécile Defaut bénéficie d'une belle image, j'ai donc étudié la possibilité de racheter son catalogue.
Cela s'est fait assez rapidement, en trois mois. La première étape a consisté à faire connaissance, car dans l'édition, contrairement à d'autres industries, la matière première et la machine principale, c'est l'éditeur. Il fallait donc comprendre l'histoire de la maison, la personne de Cécile Defaut, pour sentir si nos humanités concordaient. De son côté, elle préférait clairement rejoindre un éditeur qu'être rachetée par un investisseur.

LIA – Comment s'est opérée la négociation ?
BDL – Chacun avance un prix, on étudie le catalogue, les chiffres, la viabilité de la situation. L'aide aquitaine apportée au titre du protocole État-Région m'a permis de rendre la réflexion plus sereine.
J'ai opté pour le rachat du fonds et de la marque. Une nouvelle SARL est créée, dont Le Bord du l'eau est actionnaire majoritaire. Cécile Defaut devient directrice salariée de la maison. Le siège reste à Nantes. Le seul changement notable est commercial : elle passe des PUF aux Belles-Lettres avec qui nous travaillons et auprès de qui, évidemment, l'apport de ce catalogue et du chiffre d'affaires est un plus en terme de négociation pour l'ensemble des éditeurs du Bord du l'eau.

LIA – Quels changements en interne cela risque-t-il d'apporter ?
BDL – En termes d'organisation, pas grand-chose, si ce n'est qu'une part de la production va être faite en interne (PAO et surtout suivi de fab, puisque nous négocions nos contrats annuellement avec les imprimeurs).


Jean-Luc Vessy / © Le bord de l'eau

Je suis le gérant de la nouvelle SARL, je vais donc m'occuper notamment des contrats. À moyen terme, nous réfléchirons sans doute à une embauche, peut-être sous forme de contrat d'apprentissage, mais d'abord, il s'agit de stabiliser tout cela !
Quant à l'ouverture éditoriale que ce rachat permet, elle nous passionne. Cécile Defaut tient une position éditoriale raffinée, celle d'un éditeur exigeant, son image auprès des libraires et des autres éditeurs est très bonne. Elle a besoin de rayonner davantage. Et nous, nous bénéficierons également de son image, même si elle conserve son entière autonomie éditoriale. Les apports se feront dans les deux sens. Il ne s'agira en aucun cas de phagocyter, mais d'additionner.

http://www.editionsbdl.com/
http://lamuette.be/qui.html
http://editionsceciledefaut.wordpress.com/

PATRIMOINE

Mettre en réseau et valoriser les fonds documentaires basques
Le projet d'un territoire



Carte du cours de l'Adour… (extrait), par Nicolas Flambergue (1610) : plus ancienne représentation de Bayonne dans les collections de la médiathèque de Bayonne.

Par Isabelle Blin et Marie-Andrée Ouret[1]

Il existe au Pays basque une pratique ancienne de collecte et d'archivage de documents relatifs à son territoire et à sa culture, privée et associative, liée à l'attachement au patrimoine basque et à sa transmission. On constate aujourd'hui un manque de traitement homogène, de connaissance et d'accessibilité de ces fonds pour les chercheurs, les étudiants et le grand public. Avec plusieurs acteurs du territoire, la ville de Bayonne a engagé un projet commun de structuration et de mise en réseau de ces fonds d'une grande valeur disséminés dans des structures et des établissements divers.

Collectivités locales, élus, établissements culturels, bibliothèques, universités sont rassemblés autour de ce vaste projet intégré au contrat territorial Pays basque 2007-2013 (contrat de plan État-Région). La création du « pôle associé régional Aquitaine[2] » avec la BNF permet un certain nombre d'actions conjuguées : rétroconversion, signalement dans le CcFr[3] et le RNBFD[4], numérisation et versement dans Gallica…

Pilote du projet par le biais de sa médiathèque, la ville de Bayonne a procédé au recrutement d'une chargée de mission en octobre 2010. Les objectifs définis sont les suivants : identifier les fonds basques existants, mettre en place un portail documentaire, créer un réseau de professionnels.

Les premières réalisations

Font partie intégrante du fonds basque : la documentation, ancienne ou récente, en langue basque ou non, et/ou concernant le Pays basque ; les fonds ou donations de personnalités du Pays basque ; tout support et type de document : imprimés, archives, manuscrits, documents iconographiques, sonores et audiovisuels.

Les établissements conservant ces fonds peuvent être des bibliothèques municipales ou universitaires, des centres d'archives, de documentation, des établissements privés.

Appuyé sur une enquête, un état des lieux des fonds a permis de préciser la nature et la volumétrie des fonds, les périodes concernées, la proportion de documents en langue basque, leur état de conservation, le mode de gestion et l'état du catalogage.

Les fonds recensés présentent la typologie suivante :

> Fonds complets anciens et contemporains, issus d'une tradition de collecte toujours poursuivie, de la médiathèque de Bayonne, du Musée basque et de l'Histoire de Bayonne, des Archives départementales, de la BnF.

> Fonds patrimoniaux (fonds antérieurs à 1914, remarquables) :

Bibliothèque diocésaine : fonds religieux en langue basque depuis le XVIIe siècle et fonds local.

Abbaye de Belloc : fonds important en langue basque, concernant notamment la langue et la culture basques (pastorales, chants), manuscrits.

Fonds de la Maison des franciscains à Saint-Palais, comprenant le fonds personnel de M. Erdozaintzi-Etxart, intellectuel basque du XXe siècle.

Fonds des bibliothèques de Pau, Bordeaux, Toulouse, Auch ; des bibliothèques universitaires de Bordeaux III et Toulouse-Le Mirail.

> Fonds contemporains : généralistes en bibliothèques municipales et spécialisés pour le département de langue basque sur le campus de la Côte basque, le centre de recherche du CNRS sur la langue basque (Iker), le centre de documentation pédagogique Ikas.

Les fonds repérés se recouvrent certainement dans une proportion importante, à mesurer. On peut estimer que le fonds basque représente aujourd'hui au moins 40 000 monographies, 1 000 à 1 500 titres de périodiques, 30 000 documents iconographiques, des centaines de manuscrits…

Les chantiers à mettre en œuvre : catalogage et portail documentaire

Le catalogage rétrospectif de l'ensemble des trois fonds complets (médiathèque de Bayonne, bibliothèques du Musée basque et des AD) démarre afin de constituer un réservoir de notices couvrant la (quasi-)totalité du fonds basque. Elles seront ensuite mises à la disposition des autres établissements. Ces chantiers seront appuyés par le recrutement de catalogueurs.

Concernant le portail documentaire, une étude complète sera menée pour établir les objectifs et les besoins correspondants, et définir les grandes lignes techniques de l'application (choix de normes de description et d'échanges bibliographiques, de technologies de traitement des données, d'interopérabilité avec d'autres dispositifs locaux et nationaux…).

Une consultation sera nécessaire pour une mise en place du portail courant 2012.

Création d'un réseau de professionnels

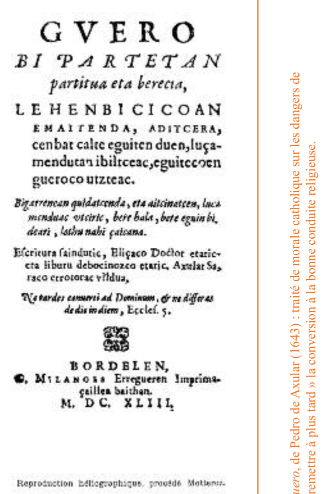
Le projet suppose la constitution d'un réseau de professionnels – présents au sein des comités scientifique et technique du projet – qui participeront collectivement à la constitution et à la valorisation du fonds basque : alimentation du portail, échanges et harmonisation des politiques d'acquisition et de traitement, actions communes de valorisation.

Le projet vise à terme à établir des relations avec les bibliothèques du Pays basque espagnol, pour rapprocher les politiques de valorisation des fonds. Des programmes de numérisation, par exemple, pourraient être élaborés de manière concertée.

1. Isabelle Blin est directrice de la médiathèque de Bayonne, Marie-Andrée Ouret est la nouvelle chargée de mission pour le projet « Fonds basques ».
2. Voir *Lettres & Images d'Aquitaine* de janvier 2011, n° 90, p. 7.
3. Catalogue collectif de France.
4. Registre national des bibliothèques et des fonds documentaires.



À lire la version intégrale sur le site http://ecla.aquitaine.fr



GVERO
BI PARTETAN
partitua eta berecia,
LEHENBICICOAN
EMAITENDA, ADITCERA,
cenbat calte eguiten duen, luçamendutan ibiltceac, eguitecoen gueroco utzteac.
Bigarrencan quidatcenda, eta aitcinatcen, luçamenduac utciric, bere bala, bere eguin bi, deari, lehen bai çatcana.
Escritura saindutic, Eliçaco Doctor etaric eta liburu debocinozco etaric, Axular Saraco errotorac vildua.
Ne tardes conuerti ad Dominum, & ne differas de die in diem, Eccles. 5.
BORDELEN,
G. Milanges Erreguaren Imprimaçaillea baithan.
M. DC. XLIII.
Reproduction héliographique, procédé Motteroz.

Guero, de Pedro de Axular (1643) : traité de morale catholique sur les dangers de « remettre à plus tard » la conversion à la bonne conduite religieuse.

Une collecte du patrimoine sonore ouverte à tous : conservasons.net

Par Olivier du Payrat, directeur livre & écrit et Christine Fourloubeyx, chargée de mission patrimoine, à Écla

Jeune touche-à-tout, François Vaillant s'intéresse à tout ce qui a trait à l'innovation et aux technologies numériques, notamment interactives. Avec une prédilection pour la prise de son, ce sens souvent insuffisamment travaillé par le multimédia.

Il a créé conservason.net comme une zone de préservation de notre patrimoine sonore à caractère participatif. En effet, à cause de son caractère immatériel, on oublie souvent que le son construit aussi un domaine patrimonial qui marque nos mémoires et imprime des souvenirs, à l'égal de la madeleine proustienne ou quasiment.

C'est en apprenant la disparition du Minitel que François Vaillant a l'idée de sauvegarder le bruit lié à l'usage d'un objet en voie d'extinction. Les sons propres à cet objet (touches du clavier, connexion) allaient en effet disparaître et il lui a semblé intéressant de garder une trace de cet instrument marquant l'ère d'avant Internet et l'ordinateur portable pour quelques générations.

Avant de construire son site, il vérifie d'abord qu'aucune initiative n'a été prise en ce sens. Il s'avère vite que son projet est innovant par la nature des bruits qu'il entend conserver : la BBC, par exemple, propose *Save our sounds,* un projet du même type mais lié à des ambiances sonores, des environnements, des géographies, là où François Vaillant, presque en disciple du Perec de *La Vie mode d'emploi*, s'intéresse aux objets du quotidien qui passe.

Mode d'emploi : fort de ses connaissances d'animateur multimédia, François Vaillant organise vite une base de données patrimoniale et participative garante de la conservation des sons, destinée à être alimentée par tout un chacun. Des amis se joignent à son projet, le site voit le jour en une semaine, et le bouche-à-oreille peut commencer. Il diffuse l'information sur conservasons.net via des forums Internet, comme celui d'Arte radio, et reçoit rapidement un écho favorable parmi des internautes curieux. Écho qui ne demande qu'à être confirmé…

Comment ça marche ? Très simple ! Il suffit de s'inscrire. Trois enregistrements sont à valider par le modérateur, François Vaillant lui-même (du moins pour l'instant), d'une part pour vérifier le caractère patrimonial du son, d'autre part pour garantir l'autonomie du contributeur qui pourra par la suite lui-même saisir, décrire et indexer le son qu'il aura enregistré. Vous devenez alors contributeur pour l'amour de l'art, ou du son. Et vous participez à la constitution de données publiques qui ont la farouche intention de rester libres et gratuites. Car ce site collaboratif entend grandir et demeurer dans le domaine public, à la différence de tant d'autres initiatives. Les seuls critères de validation imposés reposent sur le fait que le son caractérise l'usage d'un objet devenant obsolète, comme le bruit d'un téléphone à cadran ou d'un clavier de machine à écrire hier, les touches d'un ordinateur voire un moteur automobile à essence demain. Quoi encore ?… à vous de jouer, montrez-vous inventifs sur des sons à conserver, remuez vos bric-à-brac et autres capharnaüm, et que l'onde de cette information se propage, s'amplifie, pour que conservasons.net réussisse son pari si simple et fou, grâce à nous tous !

conservasons.net sera présenté lors du colloque Écla-AEC « Patrimoine, numérisation et accès aux savoirs » le 18 octobre 2011 à l'hôtel de Région (voir p. 15)

Paroles de professionnel

Filmer à tout prix

Propos recueillis par **Christophe Dabitch**

Auteur de courts-métrages remarqués et de trois longs-métrages, le réalisateur bordelais Thomas Bardinet vient de tourner et monter un film, *Nino, une adolescence imaginaire de Nino Ferrer*, en autoproduction et quasiment seul. Une urgence de filmer mêlée à une volonté de tourner en dehors du système. Il revient avec nous sur cette expérience et sur son parcours de réalisateur.

Christophe Dabitch – Comment devient-on réalisateur de cinéma ?

Thomas Bardinet – Il y a beaucoup de parcours possibles, le mien est assez classique dans le sens où j'ai passé le concours d'entrée à la Fémis, qui s'appelait l'Idhec à l'époque, et que je l'ai eu. Je suis parti de Bordeaux après ce concours à l'âge de 19 ans. Avant cela, je regardais des films et j'en faisais en Super-8. À l'Idhec, j'ai fait des courts-métrages, j'en ai monté et à la sortie de l'école j'ai travaillé comme assistant monteur sur des films. Ensuite, avec une bande de copains et notamment le réalisateur Vincent Dietschy, on a monté une société de production, Sérénade Production, qui est devenue un peu ma deuxième école avec des réalisateurs comme Laurent Cantet, Dominik Moll et Gilles Marchand. On était tous très différents mais on avait besoin des autres. C'était une machine à laver permanente, on se lisait, on se critiquait… J'ai fait trois courts-métrages et un long-métrage là-bas, *Le Cri de Tarzan*. Mais on avait plus de difficultés à vendre les longs que les courts et la société a déposé le bilan. J'ai alors écrit plusieurs projets que j'ai proposés à des maisons de production dont Diaphana avec qui j'ai fait mon deuxième long, *Les Âmes câlines*. C'est après cela que je suis rentré à Bordeaux.



Marie-Christine Laurent, Matthieu Lahontaâ, Vincent Bardinet, et Thomas Bardinet sur le tournage des *Petits Poucets* – Photo : Aurélien Dubois

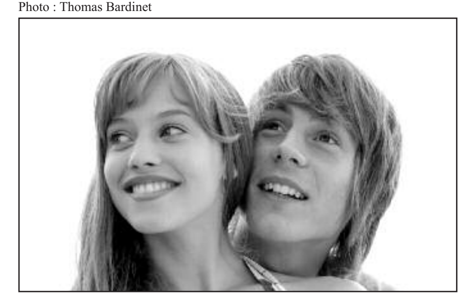
C.D. – Comment s'est passé le passage des courts-métrages, qui ont été remarqués et primés, au long-métrage, quelles sont les différences essentielles ?

T.B. – Certains disent que le court-métrage est beaucoup plus difficile mais je crois de mon côté que c'est beaucoup plus dur de faire un long. Un court est plus facile économiquement. On écrit et on tourne ensuite. Un long-métrage est de fait plus compliqué de ce point de vue. Il y a cette lourdeur et également une lourdeur liée à la narration. Un court tient sur une idée, un élan alors que sur un long, on se sent emporté dans un voyage et on ne sait pas quand on va arriver.

C.D. – La région est très présente dans vos films, est-ce une source d'inspiration ?

T.B. – J'ai beaucoup tourné à Bordeaux, sans doute parce que je suis assez sentimental. Je crois que l'on filme bien un lieu s'il est chargé de quelque chose. En plus, les films que j'ai tournés à Bordeaux ne sont pas directement autobiographiques mais il y a à voir avec ça. C'était assez naturel de jouer avec ma réalité.

Lou de Laâge et David Prat dans *Nino* (une adolescence imaginaire de Nino Ferrer). Photo : Thomas Bardinet



C.D. – Est-ce que le fait de vivre en région justement a des conséquences dans votre métier ?

T.B. – Oui, forcément, je me suis un peu isolé des copains. Je suis un peu seul mais cela ne me gêne pas, je fais des allers-retours. Je ne peux pas faire autrement, les gens avec lesquels je travaille sont à Paris.

C.D. – Vous avez dit quelque part que vous cherchiez un cinéma primitif et enfantin…

T.B. – Primitif, c'est l'idée que quelque chose que l'on a envie de filmer, on le filme, c'est simple et il faut garder ça. Le cinéma est une affaire de désir et la mise en scène doit aussi l'être. Si je compare par exemple les derniers films de Kubrick et de Rohmer, je préfère de loin Rohmer parce que même avec ses maladresses, on sent que c'est lui qui filme et qui désire. Les deux films parlent de l'érotisme et je trouve que Kubrick est nulle part, il ne désire rien pour ne pas dire il ne bande pas alors que je trouve que chez Rohmer, il y a quelque chose de très bête mais dans le bon sens du terme. Il filme des gens qu'il trouve beaux et désirables. Et ça, c'est assez primitif.

C.D. – Et enfantin ? On a le sentiment que l'enfance et l'adolescence sont des âges sur lesquels vous vous penchez volontiers.

T.B. – Je crois que les grandes aventures de la vie se jouent beaucoup dans ces moments-là. Pour moi, c'étaient des moments où je me suis senti vivant et en même temps j'ai senti la mort très fortement en moi. Ce sont des moments de passage et c'est pour cela je crois que j'aime bien aller vers ça. Dans l'enfance il y a toujours un possible, une illusion, une révolution en germe.

Thomas Bardinet sur le tournage des *Petits Poucets* – Photo : Xavier Cantat



C.D. – La nature est très présente dans vos films, est-ce que c'est un lieu où les personnages se révèlent ?

T.B. – Je ne sais pas pourquoi mais quand je filme l'être humain dans la nature, il y a à chaque fois quelque chose que je trouve essentiel, mystérieux… Ce n'est pas la nature en soi mais l'être humain qui retrouve quelque chose de l'ordre de la purification. J'ai du mal à l'expliquer mais c'est sans doute la part la plus profonde, la plus mystérieuse et la plus motrice de mes films.

C.D. – On retrouve souvent des personnages de fugueurs.

T.B. – Dans mes trois longs, la fugue est par essence un moment où l'on se dit que la normalité n'est pas possible. Même si c'est dérisoire, la fugue est un moyen comme un autre pour essayer d'échapper à cela. Ce n'est pas politique, il n'y a pas forcément un message mais quelque chose de plus fort que les personnages, une envie de partir presque irréfléchie.

C.D. – Qu'est-ce qui est difficile aujourd'hui dans le métier de réalisateur ?

T.B. – À l'époque du *Cri de Tarzan*, Canal+ achetait 90 % du cinéma français et maintenant ils en achètent beaucoup moins et préfèrent donner plus à des gros films. Donc c'est plus compliqué pour le cinéma d'auteur. Et il y a une logique dans le cinéma français qui veut que l'on se blinde avant de tourner, que l'on ait une chaîne, un distributeur… Le cinéma d'auteur est devenu complètement inféodé aux aides, à l'écriture, au développement et cela devient une norme. Par contre, ce qui est plus facile aujourd'hui, c'est l'arrivée du numérique, c'est le fait que l'on puisse monter beaucoup plus facilement. C'est assez extraordinaire.

> «Le cinéma d'auteur est devenu complètement inféodé aux aides, à l'écriture, au développement et cela devient une norme.»

C.D. – Votre dernier film se nomme *Nino, une adolescence imaginaire de Nino Ferrer*, pourquoi ce choix ?

T.B. – C'est parti en fait de la production, de l'idée que je voulais tourner vite, durant l'été dernier, avec peu d'argent et donc pas de comédiens adultes… Je voulais faire un film avec des jeunes, ce sont les contraintes que je me suis données pour être libre. Le sujet est un peu dû au hasard, d'une discussion avec Pierre Carles qui aime beaucoup Nino Ferrer. On a commencé à imaginer un biopic sur l'adolescence du chanteur. C'est devenu l'idée d'un film et je me suis dit que j'allais faire un film plutôt inspiré de ses chansons que de sa vraie vie. J'avais travaillé avec une troupe de théâtre, c'est là que j'ai fait tout mon casting.

C.D. – Dans quelles conditions avez-vous fait ce film ?

T.B. – J'avais déjà travaillé seul en documentaire et je me suis rendu compte que je pouvais tourner seul en fiction. Je me suis senti capable d'assumer un tournage. J'avais une caméra, j'avais travaillé une image, je pouvais monter sur mon ordinateur et donc je pouvais y aller.

C.D. – Et donc travailler en dehors du système.

T.B. – C'est le cas de le dire. Ce qui manque le plus est une scripte. Par contre, tout ce qui est technique, on peut vérifier avec le numérique de suite ce que l'on a filmé et le retourner éventuellement. C'est un film de gros plans parce que j'en avais envie mais aussi parce que c'est plus facile de percher avec un gros plan. Pour les plans larges, on faisait de la post-synchro après. La question aujourd'hui est de trouver de l'argent pour la distribution. J'essaie de trouver un système qui permette de sortir le film sans que cela coûte beaucoup. Pour l'instant, je le montre dans les festivals.

C.D. – Quels sont vos projets ?

T.B. – Je vais faire un court-métrage sur une commande de TV7, je travaille à la sortie de *Nino* et à un documentaire sur un ami vigneron dont je filme tout le processus d'installation dans un domaine, de la plantation des ceps jusqu'à la bouteille. En écriture, j'ai plusieurs projets dont deux longs que j'ai du mal à caser. Et d'autres en cours d'écriture pour lesquels je ne sais pas encore où je vais. J'attends de trouver la fin, qui dicte souvent pour moi le reste du film. ★

Filmographie

Courts-métrages : *Les Dieux du sport, les démons du sommeil* (1987), *Caroline et ses amis* (1991), *Le Jour du bac* (1992), *Soyons amis* (1997).

Longs-métrages : *Le Cri de Tarzan* (1995), *Les Ames câlines* (2001), *Les Petits Poucets* (2007), *Nino, une adolescence imaginaire de Nino Ferrer* (2011).

Documentaire : *La Petite Mêlée* (2007)



Thomas Bardinet et Alice Michel sur le tournage de *Nino* (une adolescence imaginaire de Nino Ferrer) – Photo : Cécile Laurent

L'Œil lucide

Par Marianne Peyri

Projections de films chez l'habitant, rencontres de réalisateurs, ateliers de programmation dans un hôpital psychiatrique, organisation des Rencontres du réel à Monpazier… À travers leur association L'Œil lucide, basée en Dordogne, Jenny Saastamoinen et Adrien Charmot, tous deux auteurs-réalisateurs, font feu de tous lieux, de tout public pour porter un cinéma qui échappe aux logiques de formatage et à la standardisation.

Marianne Peyri – Vous vous consacrez, bénévolement, depuis la création de votre association L'Œil lucide, à la diffusion de documentaires suivie généralement d'échanges. Qu'est-ce qui motive cet engagement personnel ?

Jenny Saastamoinen – En tant qu'auteur mais également spectateur, on souffre d'un manque de visibilité du cinéma documentaire. Seuls quelques festivals le portent mais ils sont surtout fréquentés par des gens du milieu. Il existe bien sûr des actions telles que le Mois du film documentaire ou la collection « VU d'Aquitaine[1] », mais cette diffusion reste ponctuelle et disparate. Notre volonté est donc de montrer davantage ce cinéma, de le faire circuler auprès d'un plus grand nombre de personnes, dans différents lieux proches de là où l'on vit, avec toujours un temps de discussion, d'échanges comme pour les Rencontres du réel, temps fort de notre association que nous organisons en fin d'année. On défend surtout l'idée qu'un film doit être regardé pour exister et que la parole du réalisateur égale celle du spectateur.

M.P. – Comment expliquez-vous ce manque de visibilité des films documentaires ?

J.S. – Ils ne bénéficient pas des mêmes aides ou sont noyés dans un flux de programmation. Les exploitants de salles de cinéma n'ont pas toujours les moyens de les diffuser. C'est un genre de cinéma qui nécessite aussi de consacrer du temps à aller chercher les spectateurs, ce qui est compliqué pour un exploitant. Pourtant, le cinéma documentaire mérite sa place dans les salles de cinéma. C'est donc ce à quoi peuvent servir des associations comme la nôtre, dans ce travail d'accompagnement et de constitution de réseaux de spectateurs.

Adrien Charmot – Seuls quelques films documentaires sont médiatisés, tels ceux de Nicolas Philibert ou Raymond Depardon. Ce n'est que la partie visible de l'iceberg d'une production pourtant riche et diverse. Si, lors de projection de documentaires plus confidentiels, il n'y a que trois spectateurs dans la salle, c'est surtout parce qu'il n'y a pas eu ce travail de sensibilisation et de médiation. Ce n'est en tout cas pas lié à une difficulté de réception. On le voit lors de nos projections, les gens sont en quête de sens et ils adhèrent à ces films qui les questionnent et font souvent écho à leur vie.

M.P. – N'y a-t-il pas aussi une méprise chez le spectateur sur le mot « documentaire » ?

A.C. – Les gens s'imaginent souvent un reportage classique fait d'infos-vérité. Or, justement, non, le documentaire qu'on défend laisse le spectateur libre de construire sa vérité. C'est du cinéma qui reste ouvert, qui questionne. Lorsque je réalise un documentaire, moi, je préfère que le spectateur ressorte avec des doutes qui lui donnent à penser, pas avec des affirmations ou ce qu'on met derrière le mot « vérité ».

J.S. – Pour moi, le documentaire, c'est du cinéma. Il n'y a pas de différence. On y retrouve tout d'abord les mêmes exigences d'écriture et les mêmes contraintes. Dans les documentaires qui nous touchent, ce n'est pas LA réalité qui nous intéresse, c'est sa représentation, un regard singulier et subjectif posé avec nécessité par un auteur, c'est aussi la conjugaison de deux désirs, celui du réalisateur et celui de la personne filmée. C'est donc une mise en scène du réel et, en ce sens, on peut dire que la frontière est mince voire inexistante avec la fiction. L'intérêt est vraiment de sentir le cheminement de l'auteur qui permet au spectateur de trouver sa place dans le film et d'accéder à des questions universelles, incarnées dans des histoires singulières.

M.P. – Quels documentaires, par exemple, projetez-vous ?

J.S. – Cette année, on a montré des films tels que *Lettre d'un cinéaste à sa fille* d'Éric Pauwels. C'est un cinéma d'artisan, à l'opposé d'un cinéma de pouvoir, un film dans lequel l'auteur s'affranchit de toutes les règles, fonctionne de façon très poétique par association d'idées. Ça ne ressemble à rien d'autre. Autre exemple : le travail de Gee-Jung Jun dans *France 2007*. C'est un film qui présente une série de portraits collectifs de Roms. La forme du film, en noir et blanc, avec des images tournées en 16 mm et des surimpressions, nous renvoie au passé puis nous déroute car nous sommes bien dans le présent. Il nous questionne, avec force, sur des questions sociales, le capitalisme, la société de consommation et sur le geste cinématographique.

A.C. – On aime aussi montrer des films qui partent de questions personnelles, qui répondent de la part de l'auteur à une nécessité, avec des choix artistiques forts. Mais l'idée n'est pas seulement de faire découvrir des films expérimentaux. On en choisit certains plus « classiques » mais d'une extrême justesse dans le regard, par exemple *Vive l'indépendance du Texas* de Damien Faure.

M.P. – Vous projetez ces documentaires dans des lieux-dits alternatifs… Pourquoi un tel choix ?

A.C. – Ce qui compte pour nous, ce n'est pas seulement de montrer ces films, mais de les montrer à un public différent. Les projeter dans des lieux inhabituels permet d'agir sur la proximité, de décloisonner les publics, d'être aussi dans des endroits qui ne sont pas connotés « espace de consommation ». En changeant le rapport au lieu, on change aussi le rapport à la parole.

J.S. – On accorde en effet beaucoup d'importance à échanger après la projection, à arriver à mettre des mots sur ce qu'on a ressenti, à découvrir toute la richesse de l'œuvre grâce au regard de chacun. Le film continue de se faire dans cet espace-là, dans le regard et la parole du spectateur. En projetant ces films dans un espace privé, comme chez l'habitant, on voit combien la parole circule différemment, est libérée. On essaie d'organiser aussi des rencontres avec les réalisateurs pour mieux comprendre leurs démarches. L'éducation à l'image et au son se fait alors tout naturellement et je crois qu'en termes d'éducation, avant de faire, il faut voir.

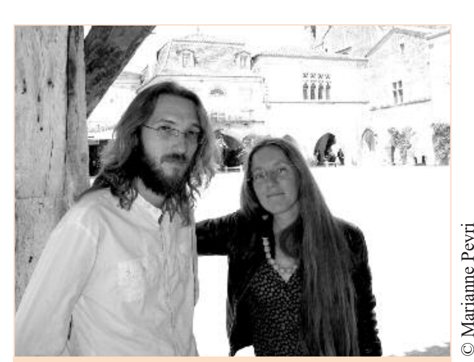
> « Le film continue de se faire dans le regard et la parole du spectateur. »

M.P. – En quoi consistent les ateliers de programmation que vous menez à l'hôpital psychiatrique Vauclaire de Montpon-Ménestérol ?

J.S. – On se réunit avec des patients de l'hôpital et des soignants, autour d'une proposition de documentaires que nous avons sélectionnés et on en discute. Ils choisissent des films qui sont ensuite projetés lors de séances publiques ouvertes à tous à l'hôpital et prolongées par des projections à la médiathèque et au cinéma La Brèche de Sainte-Foy-la-Grande pour les usagers ou des scolaires. Ce qui est fascinant, c'est de faire résonner ces films entre eux sur des thématiques communes : « le rapport au corps », « l'essai poétique »…On voit comment les cinéastes mettent en scène le réel, chacun avec son propre dispositif, pour approcher ces questions. Le fait d'avoir à poser un choix et à le présenter au public amène aussi les participants à l'atelier à s'interroger sur la réception d'un film, ce qu'ils veulent montrer ou non, quelles sont leurs propres limites… C'est une rencontre avec une œuvre, un auteur, des gens entre eux, mais aussi avec soi-même. Depuis peu, cette action menée à l'hôpital est intégrée au dispositif Passeurs d'images[2].

M.P. – Par ailleurs, vous accueillez à Monpazier des réalisateurs en cours de tournage ou de montage. En quoi consiste ce soutien ?

J.S. – Les auteurs souffrent généralement d'isolement et manquent d'espaces pour échanger sur leurs œuvres. Nous sommes sensibles à cette question et réfléchissons à la création d'un lieu d'échanges. C'est pourquoi, dès cette année, on a accueilli une réalisatrice, Samanta Yépez, pour mûrir ce projet de résidence. L'idée est qu'un réalisateur puisse venir montrer ses rushes, avancer son projet, trouver du matériel technique, mais surtout puisse rencontrer un interlocuteur sur des questions d'écriture artistique et partager sa réflexion avec d'autres. ★



© Marianne Peyri

Deux réalisateurs, deux démarches singulières

Créée en 2009, l'association L'Œil lucide puise sa genèse avant tout dans une rencontre, celle d'Adrien Charmot et Jenny Saastamoinen. Tous deux formés sur les bancs du master documentaire de création (Creadoc) d'Angoulême, ils se retrouvent autour d'une même conception de l'acte de création : l'œuvre vécue comme une nécessité en résonance avec son vécu personnel. Délogé de son quartier durant sa jeunesse dans la Nièvre, Adrien s'immerge, à travers son premier documentaire sonore *Les Encombrants* (2007), dans le quotidien des habitants d'un quartier populaire d'Angoulême en pleine réhabilitation. Son premier film, *L'Innocence* (2008), interroge l'intimité d'adultes abusés sexuellement durant leur enfance et creuse les traces laissées par le traumatisme. Son travail se poursuit aujourd'hui en quête d'un geste cinématographique proche de sa manière de vivre, portant sur l'espoir, l'utopie, des trajectoires de vie alternatives.
On retrouve cette force autobiographique dans l'œuvre de Jenny. Là encore, sur des questions intimes – l'abandon par sa mère durant son enfance –, le micro et la caméra libèrent la parole, livrent un regard singulier et donc forcément juste, que ce soit à travers son documentaire sonore *Odile* (2007), primé dans de nombreux festivals, ou son film *L'Ombre du souvenir* (2007). La question de la quête identitaire prédomine dans ses œuvres. *Loin de moi* (2008) questionne la pratique du journal intime, du décalage entre soi et ce qu'on écrit de soi. *Voix du dedans* (2010) donne la parole à ces personnes détenues en milieu carcéral, effacées de la société et qui n'arrivent plus à dire « je ». Qui l'on est, où l'on va, d'où l'on vient, comment se percevoir… autant de questions qui habitent son travail actuel autour de deux documentaires en gestation : *Traverser,* soutenu par la Région Aquitaine, et *Chemins,* projets qu'elle mène parallèlement à ses actions au sein de L'Œil lucide.

1. Vu d'Aquitaine, une collection DVD de films documentaires portée par Écla et destinée aux bibliothèques > http://ecla.aquitaine.fr
2. > www.passeursdimages.fr

Filmographie
Adrien Charmot : *Les Encombrants* (2007), *L'Innocence* (2008).
Jenny Saastamoinen : *L'Ombre du souvenir, Odile* (2007), *Loin de moi* (2008), *Voix du dedans* (2010), *Traverser* (en cours), *Chemins* (en cours).

Contact :
loeillucide@free.fr/05 53 27 29 69

Enjeux

Plateau de tournage au travail à La fémis © C. Lefort



Entre l'Aquitaine et La fémis, Dix ans de coopération autour de la formation

La Région Aquitaine a été une des premières régions à mener une politique volontariste de renforcement des compétences des professionnels du cinéma. Depuis 10 ans, elle s'appuie sur un partenaire de poids : La fémis. En 2001 a été mise en place la première session de formation continue «Archidoc» dans le cadre du Festival international du film d'histoire à Pessac. En 2011, s'est déroulée la première édition d'un nouveau stage intitulé : « La production ; outils et stratégie ». Retour sur un partenariat au service des professionnels aquitains du cinéma. **Par Catherine Lefort, en collaboration avec Pascale Borenstein et Arielle Pannetier**[1]

La Fémis

École nationale supérieure des métiers de l'image et du son, La fémis créée en 1986 à la suite de l'IDHEC[2] dépend du ministère de la Culture et de la Communication. Raoul Peck en est le président et Marc Nicolas le directeur général. Installée dans les anciens locaux des studios Pathé, au pied de la butte Montmartre à Paris, La fémis est non seulement un lieu de mémoire, elle est l'institution quasi incontournable pour tous ceux qui veulent se lancer dans l'aventure cinématographique et audiovisuelle dans les meilleures conditions : quatre plateaux de tournage, trente salles de montage, trois auditoriums de mixage, un studio d'enregistrement, trois salles de projection – le tout équipé des dernières technologies – ainsi qu'une menuiserie, un atelier de peinture de décors, des dizaines de salles de cours, un centre de ressources…

Ecole artistique, technique et professionnelle, La fémis est reconnue pour sa formation initiale à bac + 2 aux métiers de la création cinématographique : production, scénario, réalisation, image, lumière, son, décor, montage, et depuis quelques années : scripte et distribution/exploitation de salle de cinéma. Á La fémis, pas de cours théoriques, les étudiants (en moyenne 170) font leur apprentissage en réalisant des films en ateliers, accompagnés par des professionnels : Pascal Caucheteux (Why not Productions) et Christophe Rossignon (Nord-Ouest Films) sont les deux nouveaux directeurs du département production de l'école –. Chaque année, La fémis produit une centaine de courts métrages dont une quarantaine est proposée aux principaux festivals de cinéma en France et dans le monde. La particularité de l'école se situe dans cette capacité à former les étudiants à toutes les disciplines artistiques et techniques nécessaires à la production d'un film.

La fémis, c'est aussi la formation continue et une université d'été organisée avec le ministère des Affaires étrangères qui forme 15 jeunes originaires d'une dizaine de pays.

Avec la formation initiale, la formation continue constitue l'essentiel des activités de l'école. Depuis 1996, les stages de formation continue permettent à des professionnels de développer de nouvelles compétences dans l'écriture de scénario, l'écriture et la réalisation documentaire, la direction d'exploitation cinématographique, l'initiation au cinéma... Dans ce cadre, l'atelier documentaire occupe une place originale : encadrés par des professionnels appartenant à différents métiers (réalisateurs, monteurs, producteurs, chargés de programmes…), les stagiaires sont mis en situation de créer leur projet de film, de mettre à l'épreuve leurs choix artistiques, avec pour objectif de réaliser un film-esquisse et un dossier destinés à la recherche d'une production ou de décrocher un financement.

Les débuts de la coopération Aquitaine-Fémis

Le Conseil régional d'Aquitaine s'est rapproché de La fémis dans l'idée de mettre en place des formations pour les professionnels du cinéma. Une réflexion s'est engagée entre la Région Aquitaine et la Fémis sur une mise en correspondance des programmes de La fémis et les besoins recensés localement. Rapidement, en plus de l'Atelier documentaire, une autre formation, Archidoc, a été montée.

La première session d'Archidoc, atelier européen de développement de films documentaires à base d'archives, s'est déroulée à la Médiathèque de Pessac. Parmi les participants, deux réalisateurs aquitains.

Lors de ses éditions ultérieures, Archidoc est venu régulièrement au Fipa de Biarritz (Festival international des programmes audiovisuels), afin d'y profiter d'un environnement professionnel international.

Ainsi est née la coopération entre l'Aquitaine et La fémis. Depuis 10 ans, les programmes de formation continue, s'articulent autour de l'Atelier documentaire et Archidoc, auxquels s'est ajouté depuis cette année un stage sur la production.

En effet, au fil des années, la question de la production documentaire est devenue cruciale car de moins en moins de documentaires sont diffusés sur les chaînes de télévision. L'essoufflement généralisé des moyens financiers et la difficulté de montages financiers avec les chaînes locales rendent complexe la production de films. De plus, l'émergence de nouvelles pratiques de création audiovisuelle – collectifs de jeunes cinéastes réunis en associations, nouvelle génération de producteurs – a brouillé les fonctions de ces métiers et généré de plus grandes difficultés à travailler ensemble.

Écla Aquitaine, et son directeur du département cinéma, Jean-Raymond Garcia, se sont saisis de cette question pour réfléchir avec la communauté des professionnels, sur la manière de produire des documentaires.

Cette réflexion a abouti à la conception d'un nouveau module de formation continue consacré à la production intitulé « La production : outils et stratégie ». Du 21 décembre 2010 au 9 mai 2011[3], les premiers stagiaires : auteurs et réalisateurs issus d'associations d'auteurs-réalisateurs ou de sociétés de production, producteurs, directeurs ou assistants de production… ont pu acquérir les savoirs fondamentaux de la production, identifier et définir les rôles de chacun dans la réalisation et la production d'un film, afin de leur permettre une meilleure collaboration et de s'engager durablement dans leur environnement professionnel. L'enseignement comprenait l'analyse des expériences des participants, la stratégie de production à partir de mises en situation, des études de cas, les systèmes de financement et les dispositifs d'aides, les principes juridiques…

Julie Paratian, tutrice pédagogique, et Anne-Marie Puga, stagiaire, font le bilan de cette première édition (voir entretiens ci-contre). Autour de ces trois formations proposées dans le cadre de la coopération Région Aquitaine/Fémis : Atelier documentaire, Archidoc et Atelier Production, les partenaires doivent désormais se poser la question de la prise en charge financière, question importante s'il en est, lorsque le coût d'un stage peut atteindre jusqu'à 10 000 €.

1. Pascale Borenstein est directrice des relations extérieures à la Fémis, Arielle Pannetier est responsable de la formation continue.
2. Idhec : Institut des hautes études cinématographiques.
3. Sept modules de deux jours, représentant au total 120 heures.



Salle de montage © C. Lefort

Contacts :
La Fémis
6, rue Francœur – 75018
Paris/femis@femis.fr
> www.lafemis.fr

Entretien avec Julie Paratian
Productrice[1] et tutrice pédagogique du stage Production

Quels sont les enjeux de cette formation ?

Un professionnel du cinéma doit, pour être créatif, se forger une spécificité ou inventer de nouvelles formes de production ou de réalisation, maîtriser les fondamentaux, avoir une compréhension de son environnement : vocabulaire, cadre juridique, cadre institutionnel (CNC, Procirep…), relations avec les différents types de partenaires : clients, fournisseurs, distributeurs, chaînes de TV, etc. Bien souvent, nous devons dépasser des *a priori* pour appréhender avec finesse et à propos les relations avec l'ensemble des partenaires de la chaîne de production.

Quelles leçons tirez-vous de cette formation ?

Lors de cette formation j'ai découvert à quel point les réalisateurs méconnaissaient le travail des producteurs et le réel malentendu qui pouvait en découler (suspicion, défiance ou remise en cause…). Il m'apparaît essentiel de développer des formations autour de la production : en l'absence de diplôme, tout le monde ou presque peut devenir producteur ; or c'est un métier de codes, où il faut maîtriser des compétences très diverses. Les formations à la production sont nécessaires à la fois pour clarifier, consolider les vocations et améliorer les relations partenariales au sein d'un paysage complexe.

1. Julie Paratian crée une nouvelle société de production en Aquitaine : Sister Productions/sisterprod@gmail.com

Entretien avec Anne-Marie Puga
Productrice (société Stations services) et coordinatrice (Lapins bleus d'Aquitaine), stagiaire

Quels ont été les enseignements fondamentaux de cette formation dans votre projet professionnel ?

Les fondamentaux ont été apportés via des axes divers, tels que l'étude de cas, retours d'expériences de producteurs confirmés ainsi qu'un apport théorique solide sur les aspects juridiques et financiers par des professionnels de la production ou institutionnels. Le stage a porté sur les stratégies de production, les mécanismes de financements, identification des aides pouvant être mobilisées selon les genres et formats différents, les connaissances juridiques et une lisibilité du contexte actuel de production ainsi qu'une lisibilité sur les relations avec les diffuseurs (TV locales et nationales).

A-t-elle changé votre pratique professionnelle ?

Cette formation à Écla m'a permis de renforcer mes acquis à un moment charnière de mon parcours professionnel, le passage de directrice de production à productrice. Elle m'a également permis une organisation pertinente au sein de ma structure de production, ce en vue de pérenniser son activité, la rendre viable juridiquement et financièrement.

Derrière la caméra

Objectif Grand Angle

Rencontre avec Jean-Luc Millan, fondateur et directeur de Grand Angle Productions.



Jean-Luc Millan – photo : Sonia Moumen ©

Propos recueillis par Sonia Moumen et Manon Cano

De nature discrète, la petite quarantaine, **Jean-Luc Millan** a su développer une solide entreprise de production et de diffusion audiovisuelle depuis les Terres-Neuves à Bègles. Spécialisé dans le documentaire, Grand Angle ne cesse de s'ouvrir et d'expérimenter : 3D, numérique, multimédia, Web, bientôt le cinéma… Rien ne semble résister à l'ascension de la petite maison de production qui monte qui monte…

Sonia Moumen et Manon Cano – Comment est née l'aventure de Grand Angle ?

Jean-Luc Millan – Nous avons créé Grand Angle avec Guillaume Beyssac il y a dix-huit ans, j'étais jeune, vingt-deux ou vingt-trois ans, j'avais toujours travaillé dans l'audiovisuel : je crois pouvoir dire que je suis « tombé dedans ». À l'âge de quatorze ans, je tournais et je montais, j'accompagnais mon frère de cinq ans mon aîné sur les tournages des magazines et reportages qu'il produisait à l'époque. Avec Guillaume, nous rêvions de faire de beaux documentaires pour Arte. On a fini par réussir, mais au bout de quinze ans !

Les choses ont été extrêmement difficiles pendant une dizaine d'années : on cumulait avec un deuxième emploi, on réalisait des sites Web, on ne se payait pas ou peu pour pouvoir constituer une trésorerie. Et puis un jour, en 2002, nous avons coproduit *Hollywood sur Gironde,* un 52 minutes réalisé par Éric Michaud pour France 3 Aquitaine. C'est le documentaire qui nous a lancés. Tout s'est ensuite enchaîné très vite : nous avons travaillé à des films thématiques, puis pour *Thalassa* : nous avons commencé par *Prestige, la cicatrice*, un 26 minutes de Bertrand Hedel, qui revenait sur la catastrophe du pétrolier un an après la marée noire. Le diffuseur – France 3/Thalassa – a apprécié notre travail : on a enchaîné. Nous en sommes aujourd'hui à plus de 70 documentaires pour *Thalassa* : des 13, des 26 et des 52 minutes.

S.M. & M.C. – Quelle est la situation de Grand Angle aujourd'hui ?

J.-L.M. – Nous nous sommes beaucoup développés et constituons aujourd'hui un groupe qui associe différentes entreprises de production avec l'idée que chacune d'entre elles puisse garder son identité. Nous sommes aujourd'hui trois associés : Guillaume Pérèz, Laurent Lesperon et moi-même.

Nos activités sont organisées autour de trois grands pôles :

– la production : documentaires, magazines, programmes de flux, captations…

– la distribution, gérée depuis Paris par Nathalie Giboire-Labid : 80 % de l'activité provient de notre catalogue, le reste de producteurs extérieurs.

– la production exécutive, qui possède son propre département dirigé par Nicolas Bonnet. C'est lui qui répond à la demande de clients privés ou d'institutions. Nous venons par exemple de réaliser une vidéo de la CUB vue du ciel pour la Foire internationale de Bordeaux, de produire une campagne de publicité nationale pour JouéClub, entreprise dont le siège est à Bordeaux. Nous avons également de gros clients dans le milieu de la construction comme Colas Rail, Colas Sud-Ouest ou Vinci Construction. Nous travaillons également pour les agences de communication comme Publicis ou TBWA Compact.

S.M. & M.C. – Quelle est votre analyse du développement du Web ou des technologies comme la 3D ?

J.-L.M. – La 3D à la télévision en est encore à ses balbutiements et nécessite de gros investissements. Les chaînes ont surtout besoin de la 3D pour la communication et l'événementiel… Cependant, nous réalisons des vidéos en 3D relief comme pour MyZen TV (groupe Mélody), « la chaîne du bien-être ». C'est un client au positionnement international pour lequel nous avons réalisé les premières vidéos 3D relief de l'histoire de la télévision. Nous préparons actuellement un docufiction sur les mammifères sous-marins en 3D relief pour France Télévisions.

Par ailleurs, la fiction de télévision (téléfilms) et de cinéma nous intéresse et est en cours de développement. Nous avons deux projets de scénario parrainés par ADR Productions à Paris. Ce sont des projets qui démarrent à 3 millions d'euros. Nous expérimentons ce terrain pour être en état de marche d'ici à quatre ans.

Nous nous intéresserons aussi beaucoup aux contenus multimédias pour le Web et les applications pour smartphone. Sans doute notre passé dans la réalisation de sites Internet à nos débuts… L'arrivée de nouveaux associés dans Grand Angle (comme avec InExVivo, Antipode, les Films Jack Fébus) encourage ce processus.

S.M. & M.C. – Votre relation à la région Aquitaine ?

J.-L.M. – C'est un choix que nous avons fait de rester en Aquitaine. Mais je dois dire que tout se joue à Paris où je me rends 3 jours par semaine : les rendez-vous se font là-bas, les projections, les dîners, les ventes… Nous y avons 150 m² de bureaux et de studio de postproduction. Le reste se fait depuis Bordeaux, comme la comptabilité, l'administration de production et le laboratoire (mixage, étalonnage…). Les coûts sont ici moins élevés.

Nous nous sommes beaucoup impliqués dans la production régionale. Nos relations avec France 3 Aquitaine ont toujours été très bonnes. Nous travaillons tous les ans sur quatre ou cinq projets avec eux. Récemment, nous avons produit et coproduit avec France 3 Aquitaine *Le Messager de Lascaux*, *Les Petits Enfants du rock, Aquitaine, de la vague à l'âme, Foie gras, enquête sur un produit d'exception* ou encore *François Bayrou, le Robin du Béarn*.

Du côté de l'emploi aussi notre relation à la région est forte : nous faisons travailler 200 pigistes ou intermittents par mois. ★

Chiffres clés 2010

Création : 1994

CA total 2010 :

10,1 millions d'euros répartis :

7,85 millions d'euros pour la production

3,78 millions d'euros pour la distribution

0,85 million d'euros pour la production exécutive

Équipe :

32 salariés

200 pigistes/intermittents par mois

Productions 2010 :

63 documentaires

10 captations

26 magazines quotidiens

120 heures de productions livrées

Équipement :

5 régies vidéo Final Cut Pro HD

6 stations portages de montage

Fabien Jankowiak & Pierre-Henri Arnstam © C. Lefort



OUVERTURE du bureau d'accueil de tournages en Lot-et-Garonne

Par **Catherine Lefort**

Les professionnels du cinéma peuvent se réjouir. Espace Productions 47, la commission du film du Lot-et-Garonne, est opérationnelle et Fabien Jankowiak la pilote depuis le 4 avril dernier. Régisseur de métier, il vient du Nord-Pas-de-Calais où il a travaillé sur de nombreux films et repérages.

Il a notamment vécu le développement du Centre régional des ressources audiovisuelles (Crrav) et a pu constater les retombées positives en termes de tournages dans cette région. Mais si cette nouvelle commission départementale du film a vu le jour, c'est grâce à la pugnacité de son président : Pierre-Henri Arnstam, qui militait depuis plusieurs années en faveur de cette création : « Lorsque fin 2010, le Conseil général a décidé de consacrer un budget, tout est allé très vite : création de l'association, recrutement, installation dans les locaux de L'Utopie à Sainte-Livrade… »

Fabien Jankowiak sait que « des choses très intéressantes sont à faire pour attirer les productions dans un département que je découvre moi-même et que j'ai envie de faire découvrir d'autant plus que ses paysages n'ont que peu été utilisés à l'image ».

Et comme la tâche est vaste, Fabien s'appuie sur de nombreux partenaires, membres du bureau de l'association : le comité départemental du tourisme, le service culture et patrimoine du Conseil général, l'association Les Jardins de Lot-et-Garonne… : « Il est stimulant de se sentir soutenu par ces partenaires sur lesquels je peux m'appuyer pour proposer des décors. Il est aussi important pour nous de nouer des liens avec des sociétés implantées en Lot-et-Garonne, telles que AElement[1], spécialisée dans la production audiovisuelle et particulièrement dans les images de synthèse et les effets spéciaux, ou Papaye – une grande entreprise de location de matériel de tournage qui a monté plusieurs antennes sur le territoire français[2]. »

Espace Productions 47 travaillera aussi avec les associations œuvrant dans la diffusion et l'éducation à l'image du département. Dans l'immédiat, elle doit s'atteler à la réalisation d'outils de communication, notamment un site Internet.

La création de cette nouvelle commission départementale du film a été accompagnée par Écla et la commission régionale du film Aquitaine Tournages qui coordonne le réseau des commissions départementales, dont quatre sont constituées à ce jour : Dordogne, Gironde, Pyrénées-Atlantiques et désormais Lot-et-Garonne.

Espace Productions 47 : Fabien Jankowiak
16, rue Nationale – 47110 Sainte-Livrade
05 53 41 65 19/07 87 03 41 66
jankowiak.fabien@gmail.com

1. www.aelementworks.com
2. Le fondateur de cette entreprise née dans le Sud-Ouest, Philippe Payet, travaille sur un vaste projet de création d'une nouvelle société, Cinépay, consacrée à la postproduction et basée au château de Tayrac à Puymirol près d'Agen > www.papaye.com

Derrière l'écran

Côté bourg, côté plage…

Entretien avec Michel Mandeau, *Directeur des cinémas Le Renoir et L'Atlantic à Biscarrosse*



Brigitte & Michel Mandeau © Frédéric Lacoste

Propos recueillis par Frédéric Lacoste

C'est en 1998 que Michel Mandeau a repris, en compagnie de Brigitte, son épouse, les deux cinémas de Biscarrosse : L'Atlantic et Le Renoir. Aujourd'hui, il peut être fier du chemin parcouru et d'une fréquentation qui a plus que doublé depuis son arrivée. La recette ? Un équipement flambant neuf pour la projection numérique[1] et la 3D, associé à une programmation très diversifiée qui fait la part belle aux films art et essai.

Frédéric Lacoste – Qu'est-ce qui vous a amené à prendre les rênes de ces deux cinémas, Le Renoir et L'Atlantic ?

Michel Mandeau – Après avoir monté un café-théâtre à Saintes, j'ai été embauché en 1985 du côté de Saint-Georges-de-Didonne et Royan pour diriger un petit centre culturel où il était prévu une grande salle sans trop savoir quoi faire dedans. Finalement, ce fut un projet de cinéma. En 1992, je me suis occupé de la programmation artistique et de la gestion de ce cinéma ainsi que du festival Humour et eau salée, et ceci jusqu'en 1998. Mais à la fin de cette aventure, je n'avais plus d'inspiration, je me sentais vide, je ronronnais. Je me suis dit que le cinéma était quelque chose d'intéressant, et on s'est mis en tête, mon épouse et moi, d'acheter un cinéma. On est venu concrétiser cette ambition à Biscarrosse, région que je connaissais très peu, en reprenant les deux cinémas : L'Atlantic côté plage et Le Renoir côté bourg.

F.L. – Avez-vous alors procédé à un changement radical de la politique de programmation de ces salles ou vous êtes-vous inscrit dans la continuité ?

M.M. – Mon prédécesseur, M. Cazaux, était un vrai personnage qui bossait à l'ancienne en allant de village en village donner des séances avec sa mobylette et son projecteur dans la remorque. Il avait 74 ans quand il nous a vendu L'Atlantic. J'ai racheté le matériel de ce cinéma ainsi que les murs et le fonds de commerce. Nous l'avons reconstruit à neuf. De 350 places, il est passé à 191. Il est désormais plus petit et plus chaleureux. Quant au Renoir, il s'agit d'une délégation de service public et il est désormais intégralement classé art et essai. Pour faire tourner un cinéma, j'avais certes une expérience de direction et de gestion de six ans en Charente-Maritime, mais je n'avais jamais touché à une machine là-bas. Il a donc fallu que je me mette à la technique. Mais ce qui a essentiellement changé, c'est la mise en place d'une programmation art et essai. Un film comme *Tomboy* n'aurait jamais été diffusé avant. De six séances hebdomadaires avec notre prédécesseur, nous sommes passés à dix-huit séances, soit presque autant qu'un multiplexe ! On s'est rendu compte par exemple qu'il y avait un public à 17 h 30 qui ne voulait pas sortir le soir. Quand on a repris le cinéma, le nombre de spectateurs annuel était de 27 000. L'an passé, nous en avons eu 65 000.

F.L. – Votre programmation est-elle différente selon la partition plage/bourg et selon que nous sommes ou non en période estivale ?

M.M. – Il y a en fait deux périodes bien marquées. Tout l'hiver, on fait de l'art et essai à 80 % et en VO sous-titrée au cinéma de la plage. L'été, on garde certes une petite programmation art et essai, car la demande est là, mais c'est évidemment beaucoup plus familial et tourné vers les blockbusters. Ce qui nous importe le plus, c'est vraiment que tous les publics, en venant ici, puissent y trouver leur compte, que ce soit le petit, la mamie ou l'intello. Ce ne serait vraiment pas correct de dire que nous ne sommes qu'art et essai. Alors, quand certains nous reprochent : « Bah, vous passez des *Harry Potter*, vous passez *Pirates des Caraïbes*, vous touchez des subventions, vous êtes aidés par la mairie… », je leur réponds : « Oui, on est soutenus par la mairie précisément pour représenter toute la palette du cinéma. » Il n'y a pas de bon ou de mauvais public. Chaque semaine, on essaie au minimum de proposer un film pour enfants, un film grand public et un film art et essai. Ce qui est primordial pour nous est d'obtenir les copies de très bonne heure. Ce qui rend les gens satisfaits, c'est de pouvoir dire : « À Biscarrosse, on voit les films en même temps que dans les grandes villes », même si cela est surtout vrai pour les films à gros budget, où les copies sont évidemment plus nombreuses.

> « […] les futurs réalisateurs qui ont aujourd'hui 18-20 ans, et qui auront intégré la 3D […] vont faire des choses magnifiques. »

F.L. – Quel est le profil de votre public ?

M.M. – Notre public le plus fidèle a entre 40 et 70 ans, c'est-à-dire qu'ils n'ont plus de jeunes enfants. Ce sont de jeunes retraités pour la plupart. C'est vrai que sur des films commerciaux, nous avons un deuxième public qui, reconnaissons-le, nous fait vivre. Il s'agit du public familial composé de jeunes parents qui amènent leurs enfants voir *L'Âge de glace*, *Avatar*, etc. C'est un public qui va deux, trois fois au cinéma par an. Quant aux ados, ils viennent moins dans les salles, même si le numérique et la 3D continue à les attirer encore un peu.

F.L. – Pour ce public de jeunes, vous subissez sans doute aussi la concurrence du multiplexe de La Teste, non ?

M.M. – Oui, car c'est seulement à une demi-heure de route. Ce multiplexe possède huit salles et ils ont les films plus tôt que nous. Par exemple, j'aurais sans doute pu avoir *Fast and Furious* ou *Very Bad Trip 2* en sortie nationale, mais, choix judicieux ou pas, j'estime que ce n'est pas le cœur de notre public. Nous avons fait une étude de marché pour construire deux salles supplémentaires, ce qui va être fait dans les trois-quatre prochaines années, et on s'est aperçu qu'il y avait environ 30 000 entrées qui partaient sur La Teste. Notre seul regret, pour l'instant, est de devoir procéder à une rotation beaucoup trop rapide ici. Quand on aura les quatre salles au Renoir, on pourra travailler davantage sur la durée.

F.L. – Comment fidélisez-vous votre public ?

M.M. – Nous avons bien sûr une politique d'abonnement, à savoir un carnet à 52 € pour dix places. On fait également des petites animations. Ce que nous essayons de faire, c'est de maintenir un lien avec les associations, avec les écoles, pour que ce cinéma soit fréquenté et que toutes les classes sociales connaissent leur cinéma, ce qui reste le but des salles de proximité. Cette saison, nous avons par exemple fait venir l'école de rugby pour voir *Le Fils à Jo*. Le ciné-club permet par ailleurs de voir, une fois par mois, un film allemand assez pointu en VO sous-titrée. Cette animation s'appelle « Les vendredis du cinéma allemand ». Ici, il n'y a pas de festival mais plutôt des animations toute l'année. C'est davantage le film qui crée l'événement, comme en juin avec le film documentaire *Au cœur du nucléaire* d'Esther Offenberg, où la réalisatrice est venue pour participer à un débat. On est très fiers de ça car c'est quand même un peu le bout du monde ici pour les réalisateurs…

F.L. – Est-il indispensable aujourd'hui pour vous d'être équipé en numérique[1] ?

M.M. – C'est ça ou l'on meurt. Sans le numérique, on disparaîtrait d'ici à trois ans. J'ai des collègues qui renâclent un peu, mais dans quelques années, certains films ne sortiront plus en pellicule. Nous, nous avons été soutenus par la Région pour avoir fait partie des salles pilotes. J'ai été un des pionniers dans la région à m'équiper en numérique. Cela faisait quatre ans que je travaillais sur ce projet en étant persuadé qu'il fallait être prêt quand cette technique déboulerait. Aujourd'hui, si quelqu'un veut une cabine de cinéma numérique, il a six mois d'attente ! Les installateurs n'arrivent plus à fournir dans des délais brefs.

F.L. – Et quid de la 3D, puisque l'une des salles du Renoir en est équipée ? Est-ce plus qu'un simple gadget ?

M.M. – Quand on regarde *Pina* de Wim Wenders par exemple, je trouve que ça vaut vraiment le coup. J'étais persuadé depuis longtemps de cette plus-value que pouvait apporter la 3D. C'est une conviction ancrée depuis que j'avais vu au Futuroscope, il y a de cela vingt ans, le film de Jean-Jacques Annaud, *Les Ailes du courage*. Il y avait bien sûr le côté grandiose de la Cordillère des Andes en relief, mais j'ai surtout été marqué par une scène intimiste qui se déroulait au cours d'un repas, et je m'étais dit : « C'est extraordinaire tout ce qu'on peut faire passer comme sentiments et sensations avec la 3D. C'est l'avenir pour moi, ça. » À mon avis, les futurs réalisateurs qui ont aujourd'hui 18-20 ans, et qui auront intégré la 3D, comme d'autres avaient auparavant intégré la couleur ou le parlant, vont faire des choses magnifiques. Je pense que pour s'accaparer une technique, il faut baigner dedans petit. ★

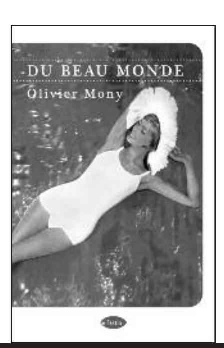
[1] Les deux salles du Renoir ainsi que la salle de L'Atlantic sont équipées pour la projection numérique grâce au soutien du Conseil régional d'Aquitaine.

SORTIES
LIVRES/MUSIQUE/CINÉMA

Retrouver ces notes de lecture sur le site d'Écla :
http://ecla.aquitaine.fr







ÉDITEURS AQUITAINS

Confluences

13, rue de la Devise – BP 2133036 Bordeaux
http://editionsconfluences.com

Alain Beschi, Éric Cron

Vauban, Blaye et le verrou de l'estuaire

Collection Visages du patrimoine en Aquitaine
Photographies d'Adrienne Barroche et de Michel Dubau
15x21 cm ; photographies et illustrations en couleurs ; 96 p. ; 14 € ;
Isbn : 978-2-35527-047-5 ; avril 2011

Lorsque Louis XIV demande à Vauban d'améliorer les fortifications existantes de la citadelle de Blaye pour protéger Bordeaux des incursions ennemies, celui-ci imagine la construction d'un triptyque. Composé de la citadelle de Blaye sur la rive droite, du Fort-Pâté sur une île et du Fort-Médoc sur la rive opposée, ce verrou de l'estuaire a été classé au patrimoine mondial de l'Unesco en 2008. Synthèse historique rigoureuse, complétée d'itinéraires de visites, ce livre, richement illustré, est une invitation à la découverte de l'œuvre de Vauban.

Bénédicte Chapard

Élytis

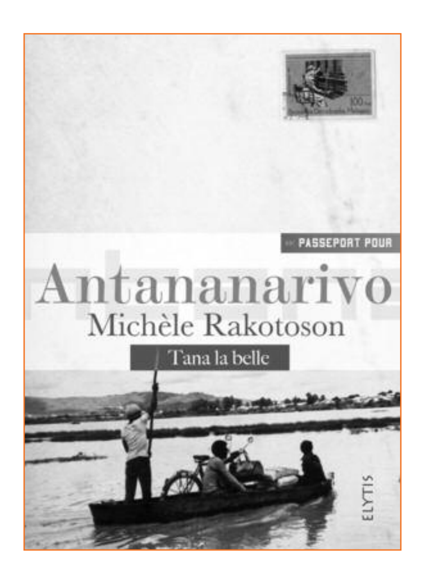
51, avenue Jeanne d'Arc – 33000 Bordeaux
www.elytis-edition.com

Michèle Rakotoson

Passeport pour Antananarivo : Tana la belle

17x22 cm ; illustrations ; 7,90 € ; Isbn : 978-2-35639-054-7 ; mai 2011

Écrivain, dramaturge, traductrice et journaliste originaire de Madagascar, Michèle Rakotoson invite à une marche dans Antananarivo, un parcours dans les rues et les ruelles, à la recherche des strates d'une histoire qui se cache derrière la foule qui grouille et le silence des quartiers de la Haute Ville.
L'auteure a été en résidence d'écriture à la Prévôté (Bordeaux) en 2010 invité par Écla en partenariat avec les éditions Élytis, où elle a pu achever l'écriture du *Passeport pour Antananarivo.*



Fédérop

Le Pont du Rôle – 24680 Gardonne
http://federop.free.fr

Catherine Sanchez

Le Cinquième Vent

14x21,5 cm ; 231p. ; 17 € ;
Isbn : 978-2-85792-199-8 ; mars 2011

Catherine Sanchez, qui se partage entre littérature et danse, relate le retour de Runde dans la maison de son enfance en bordure d'océan. Elle souligne avec subtilité la douleur d'un passé soigneusement enfoui. Au fil des pages, la délicatesse de l'ouvrage n'a d'égale que la patience des jours, traversés, lentement, au rythme d'une chorégraphie que l'on intitule la vie.

Marie-Laure Vallée

Gaïa

82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
www.gaia-editions.com

Fabio Geda

La Séquence exacte des gestes

Traduit de l'italien par Augusta Nechtschein
22x14 cm ; 272 p. ; 21 € ; Isbn : 978-2-84720-181-9 ; avr. 2011

Deux adolescents écorchés côtoient le même foyer où les éducateurs se battent et souvent se blessent. Indécis sur la séquence exacte des gestes qui permet de réduire la distance entre les êtres, les héros de ce roman choral souffrent de ne savoir prendre soin et de ne trouver les mots qui épousent les intentions. C'est un livre sur ceux qui s'échinent à panser les familles boiteuses et les oiseaux tombés du nid, et sur ces ombres lâches, égoïstes et perdues que nous ne voudrions pas être et que nous sommes pourtant.

Cécile Eveno

Les éditions de La Barbacane

Montcabrier – 46700 Puy-l'Évêque

Max Pons

Grand prix de poésie 2011
de la Société des Gens de Lettres

Vers le silence, Itinéraire poétique

Préface de Michel Host
22,5x15 cm ; 88 p. ; 15 € ;
Isbn : 978-2-900058-51-0 ; 1er trim. 2011

Itinéraire poétique, nous renseigne le sous-titre de cet ouvrage qui revient sur les thèmes chers à Max Pons : d'une pensée de la pierre jusqu'à, parfois, la chair, une pensée suspendue et tendant au silence jusque dans l'incipit : « Dans le bonheur des mots/Je suis venu au monde/Pour m'unir au mystère/Acquiescer au silence. »

Olivier Noël

Le Castor Astral

53, rue Carnot – 33030 Bègles
www.castorastral.com

Nacho Carranza

Souffle en mon cœur un vent de Patagonie : un curriculum vitae imaginaire

Collection Escales des lettres, sous la direction de Francis Dannemark
12x19 cm ; 157 p. ; 13 € ; Isbn 978-2-85920-860-8 ; mars 2011

C'est le curriculum vitae imaginaire de Narciso Contador, que l'auteur nomme par ses initiales « N.C. » : s'agit-il en effet de bribes de vie de ce personnage au nom farfelu, comme l'affirme le narrateur au commencement du livre ? Ou d'une tentative d'autoportrait par l'auteur lui-même, Nacho Carranza ? *Souffle en mon cœur un vent de Patagonie* offre une dizaine de nouvelles qui mettent en scène une multitude de personnages. Des histoires de vie, de la Patagonie à Paris, de Buenos Aires à Bruxelles… Le lecteur voyage dans l'intimité des personnages, chacun à un tournant de sa vie…

Myrthis Flambeaux

Le Festin

Bâtiment G2 – 1, quai Armand-Lalande – 33300 Bordeaux – www.lefestin.net

Olivier Mony

Du beau monde

Collection Les Cahiers de l'éveilleur
21x14 cm ; 144 p. ; 17 € ; Isbn : 978-2-36062-023-4 ; mars 2011

Tout d'abord, on a envie de commencer la lecture de ce petit livre, de la collection Les Cahiers de l'éveilleur du Festin, par la table des matières, elle est à elle seule une nouvelle. « Le comptable, l'architecte et le romancier » côtoient « Un vilain garçon » où « Les enfants de Mao et de Travolta » sont « Loin de Brooklyn » et enfin « Quand Alfredo s'ennuie » « On achève bien les slows ».
42 nouvelles, 42 petites histoires sucrées que l'on déguste comme une parrillada de desserts, le soir après une journée pleine où l'on n'a qu'une seule envie, ouvrir rapidement la porte d'un ailleurs… en lieu et place d'un Laberdolive 1970.[1]

Patrick Volpilhac

1. Bas-Armagnac millésimé

Le festin # 78

Chambres avec vue, le numéro d'été du Festin, invite à la découverte de lieux plus ou moins connus et fréquentés où le visiteur ou le vacancier appréciera de poser ses valises le temps d'une évasion estivale.
130 p. ; 15 €

Éditions N'a qu'1 œil

19, rue Bouquière – 33000 Bordeaux

Emmanuel Commenges
Collectif Monts et merveilles

Ferdinand en chantier

1 an d'installations et de performances autour des travaux, place Ferdinand-Buisson à Bordeaux

Collection]Entre les[
29,5x10,5 cm ; 40 p. ; Isbn : 978-2-913154-42-1 ; avr. 2011

Oyez oyez, N'a qu'1 œil, repaire hautement recommandable du centre de Bordeaux (comptoir d'éditeurs et tout ce qu'il faut), inaugure une collection intitulée]Entre les[avec Emmanuel Commenges, du collectif Monts et merveilles. Ou la trace, photographique, ou la retranscription, chronologique, d'un an d'installations et de performances autour de travaux en milieu urbain, à défaut d'être hostile.

Olivier Noël

Pimientos

Basa Buru – Chemin de Camiéta
64122 Urrugne
www.editionspimientos.com

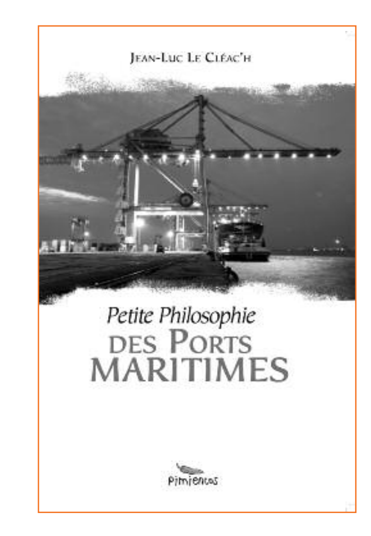
Jean-Luc Le Cleac'h

Petite philosophie des ports maritimes

22x15 cm ; 95 p. ; 12 € ; Isbn ; 978-2-35660-013-4 ; mars 2011

On navigue dans cet ouvrage – rythmé par de courts chapitres – entre diverses thématiques qui se rattachent toutes à l'univers portuaire, des quais aux conteneurs, du balisage à la topographie. L'auteur change de cap comme bon lui semble, mais sans jamais s'éloigner de son sujet.
Il suit le courant de ses pensées alimenté par des anecdotes historiques comme par des souvenirs personnels. Le port y est pensé tant à la lumière de l'histoire que de la religion, de l'économie ou de la musique, et au fil des pages s'élabore cette « petite philosophie », humble et poétique.

Hélène Labussière



Éditions Prométhée

BP 60010 – 33035 Bordeaux Cedex
www.editionspromethee.com

Benjamin Dessus
Sylvain David
Peut-on sauver notre planète sans toucher à notre mode de vie ?

Collection Pour ou contre
19x12,5 cm ; 125 p. ; 11 € ;
Isbn : 978-2-916623-06-1 ; oct. 2010

Nouvel opus dans cette collection faisant s'affronter par écrit deux pensées contradictoires sur un sujet d'actualité : comment baisser les émissions de CO_2 tout en maintenant un niveau de vie correct pour l'humanité ? Benjamin Dessus, ingénieur et économiste, et Sylvain David, chercheur en physique nucléaire, partent tous deux du principe que le réchauffement climatique est en cours et qu'il faut l'enrayer. Mais leur position diverge ensuite quant aux moyens à mettre en œuvre pour y arriver.

Mathilde Rimaud

William Blake & Co. Édit.

BP 4 – 33037 Bordeaux cedex
http://editions-william-blake-and-co.com

Gabriel Mwènè Okoundji
Stèles du point du jour (Dialogue d'Ampili et Pampou)

15,5x24 cm ; 96 p. ; 14 € ; Isbn : 978-2-84103-190-0 ; mars 2011

Long poème dramatique, *Stèles du point du jour* fait entendre les voix d'Ampili, la conteuse, et de Pampou, le griot, qui naguère, dans le nord du Congo, initièrent l'auteur à la sagesse des *mwènès*. Deux esprits s'incarnent – dialoguent, interrogent, disputent, chantent le monde et ses énigmes. Correspondances, aphorismes, majesté des paradoxes, solennité que l'ironie tempère : Gabriel Okoundji porte jusqu'à nous la parole ancestrale d'une Afrique éternelle.

Elsa Gribinski

ILS ÉCRIVENT EN BASQUE ET EN OCCITAN

Institut culturel basque

Mairie de Sare/Fondation Barandiaran
Mairie – 64310 Sare – http://www.sare.fr

Collectif
Sare – Étude ethnographique de José Miguel de Barandiaran

Traduit de l'espagnol par Kattalin Totorika
Préface : Mikel Duvert
24x14,5 cm ; 383 p. ; dessins & illustrations : J.M. de Barandiaran ; 20 € ; Isbn : 978-2-9536536-1-8 ; avr. 2011

Le grand anthropologue basque José Miguel de Barandiaran s'installe en 1937 au nord du Pays basque, essentiellement à Sare. Il y entreprend des recherches concernant la préhistoire et l'ethnographie et rédige l'étude ethnographique la plus complète qu'il ait jamais réalisée dans le Pays basque continental, le *Bosquejo Etnográfico de Sara*. Toponymie, noms de maisons basques, modes de vie, professions, instruments de travail, aspects naturels, savoirs populaires, contes et légendes, etc.
Ce livre est un véritable trésor pour plonger le lecteur au cœur de la culture basque.

Pantxoa Etchegoin
Institut culturel basque – www.eke.org

Fédérop

Le Pont du Rôle – 24680 Gardonne
http://federop.free.fr

Jaufre Rudel
Chansons pour un amour de loin

18,5x13,5 cm ; 85 p. ; 12 € ; Isbn : 978-2-85792-200-1 ; mai 2011
Collection occitane « Troubadours »
Présentation de Roy Rosenstein
Préface et adaptation d'Yves Leclair

Pour les temps des temps, juste à l'aplomb du mois de mai et par les rives de Gironde, les mots de Jaufre Rudel, ce troubadour fondateur du XIIe siècle… Mais disposés, arrangés, en bouquet moderne par un poète contemporain : nous entrons dans le sens par la proximité et non par l'étrangeté.

Guilhem Joanjòrdi

ILS SONT AQUITAINS MAIS ILS PUBLIENT AILLEURS

Christian Bourgois éditeur

116, rue du Bac – 75007 Paris
www.christianbourgois-editeur.com

Bernardo Atxaga
Sept maisons en France

Traduit de l'espagnol par André Gabastou
11,9x20 cm ; 274 p. ; 20 € ; Isbn : 978-2-267-02175-2 ; mai 2011



Atxaga s'est amusé à prendre à contre-pied son lecteur, délaissant les récits en terre basque pour une fable africaine. Au temps de Léopold II, roi des Belges, qui fit du Congo son jardin, un quarteron d'officiers en administre un carré, le long du majestueux et mystérieux fleuve Congo. Ils en exploitent méthodiquement toutes les « ressources » locales. Le dernier jeune gradé arrivé, Chrysostome Liège, « athlète et dévot », cristallise le climat délétère de cette communauté, contribuant à sa destruction. La bêtise et la cruauté humaines sont comme diluées dans la forme malicieuse du récit.

Bernard Daguerre

Éditions JC Lattès

19, rue Jacob – 75006 Paris
www.editions-jclattes.fr

Fanny Brucker
Ils diront d'elle

13x21 cm ; 267 p ; 17 € ; Isbn : 978-2-7096-3636-0 ; mars 2011

Estelle, jeune femme abonnée aux petits boulots, redoute de retrouver sa famille avec qui elle ne communique plus guère. Elle garde le souvenir cuisant d'une enfance gâchée par la mésentente parentale. À l'âge adulte, il lui est difficile de renouer le dialogue avec ses frères et sœurs, d'autant plus qu'elle ne leur a rien dit de l'existence qu'elle partage avec sa compagne. Estelle doute de tout, d'elle-même et des autres, écrasée sous le poids des non-dits.

Christine Thomelin

Rivages

106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris
www.payot-rivages.com

Hervé Le Corre
Derniers retranchements

Collection Rivages noir
17x11 cm ; 284 p. ; 8,5 € ; Isbn : 2-7436-2241-5 ; mai 2011

On dirait que la qualification de roman noir a été (ré)inventée pour ses livres, tellement elle colle bien à ce qu'écrit Hervé Le Corre. Dans la destinée solitaire de ses personnages, pareille à celle des héros des récits d'un David Goodis, avec cette dimension supplémentaire de révolte qui les porte ou les broie. Par la force tranchante d'une écriture empathique et indignée. Voici dix nouvelles pour s'immerger dans un univers littéraire sans concession et sans complaisance.

B.D.

Éditions Le Temps qu'il fait

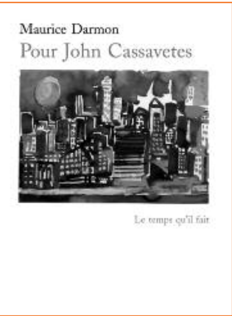
31, rue de Segonzac – 16100 Cognac
www.letempsquilfait.com

Maurice Darmon
Pour John Cassavetes

Suivi de *John Cassavetes, le jazz et la question de l'improvisation* par Philippe Méziat
19x14 cm ; 161 p. ; 17 € ; Isbn : 978-2-86853-552-8 ; avril 2011

C'est le journal d'un voyage à l'intérieur des douze films de John Cassavetes, sans compter les 13 épisodes de la série Johnny Saccato. Cinéaste (et aussi acteur) américain indépendant reconnu parmi les plus grands, mais toujours controversé, il a tourné entre 1958 et 1986. Maurice Darmon voit dans son travail la marque du cinéma « non comme métier, mais comme mode d'existence parmi les hommes ». Ici, on ne trouvera pas de grille unique d'analyse, mais la construction de fragments d'un discours amoureux sur son œuvre, original travail de cinéphile passionné.
À noter du même auteur, chez le même éditeur, *La Question juive de Jean-Luc Godard* (202 p. ; 19 € ; Isbn : 978-286853553-5)

B.D.



LABELS MUSICAUX

Hors Normes Productions

10, rue Ledru-Rollin – Centre culturel – 47000 Agen
http://www.horsnormesproductions.com/

Oncle Strongle
Crook Songs

Garage-swing, disponible en CD (10 €), MP3 (6 €) et vinyle (13 €)
Réf. : HNP10

Pour le nouvel album d'Oncle Strongle, le seul groupe de garage-swing du Vieux Continent, le pari était de trouver un vrai son garage-swing. Ce disque marque la distance avec les influences New Orleans qui ont fait la marque de fabrique du groupe depuis ses débuts. Le banjo laisse la place à la guitare pour un son plus rock. Globalement plus sombre aussi, comme un soir de pluie, avec pour seuls compagnons un roman d'Ellroy, un disque de Mingus et une bouteille de bourgogne…



À SIGNALER AUSSI

Éditions Finitude

Jean-Pierre Martinet
Capharnaüm, n°2. Sans illusions…
Préface d'Alfred Eibel
112 p. ; 13,50 € ;
Isbn : 978-2-912667-92-2

Le 2e volume de la revue est consacré à la publication de la correspondance entre l'écrivain Jean-Pierre Martinet et l'éditeur Alfred Eibel. Cette trentaine de lettres – belles, désespérées, inédites – constitue l'unique témoignage de première main sur la vie de Jean-Pierre Martinet.

Gallimard/Mollat

Un siècle d'écrivains à Bordeaux
92 p. ; 10 € ; Isbn :
978-2-35877-004-0

À l'occasion de la célébration des 100 ans de la NRF/Gallimard, ce petit livre nous fait voyager dans un siècle de littérature, à travers d'extraits de textes d'écrivains d'autrefois ou du présent, de Bordeaux ou simplement de passage. Ces auteurs qui ont une place de choix dans le catalogue de la prestigieuse maison d'édition française.

La Boîte à bulles

Bruno Loth
Apprenti, Mémoires d'avant-guerre
93 p. ; 17 € : Isbn : 978-2-84953-110-5

Dans un récit à la fois intime et historique, Bruno Loth retrace l'histoire de son père qui décide en 1936 de devenir apprenti dans les imposants ateliers de construction navale à Bordeaux, du côté de Bacalan. L'album s'achève sur la présentation de documents familiaux et historiques.

Éditions de L'Entre-deux-Mers/Clem

Léo Drouyn et Bordeaux
Tome 1 & 2
Coordination scientifique :
Sandrine Lavaud
141 & 303 p. ; 90 € des 2 vol. ;
Isbn : 978-2-913568-75-4

Volumes 17 & 18 de la réédition de l'intégralité des dessins de Drouyn – œuvre monumental que livrent les éditions de L'Entre-deux-Mers –, ces 2 tomes consacrés à Bordeaux permettent une relecture, par le crayon et la plume, de l'histoire de la ville et de ses monuments.

Agenda LIVRE & CINÉMA

JUILLET > OCTOBRE 2011

AGENDA DU LIVRE ET DU CINÉMA

1er juillet > 31 août

Lire à la mer, la bibliothèque des plages, Anglet (64)

La ville et la bibliothèque d'Anglet organisent une manifestation inédite destinée à rapprocher les livres de leur lectorat : une bibliothèque sur la plage des Corsaires à Anglet. Tous les jours de 14 à 18 h 30, 2 000 livres, 70 titres de magazines et quotidiens sont mis gratuitement à la disposition des habitants et vacanciers dans un chalet : romans, polars, classiques, best-sellers, documentaires, BD… pour adultes et jeunes, à déguster sur place ou à emporter. Animations les mercredis et vendredis.
05 59 58 73 01
http://bibliotheque-municipale.anglet.fr

Jusqu'au 30 juillet

Fleuve encré, Bordeaux (33)

Exposition de 60 tableaux de l'artiste peintre, graveur et illustrateur Jean-Michel Charpentier à la bibliothèque municipale de Bordeaux.
www.bordeaux.fr

Jusqu'en septembre

Festival Cinésites

Projections gratuites de films en plein air permettant la rencontre du 7e art avec le patrimoine.
www.jeanvigo.com

16 > 17 juillet

7es Estivales de la BD, Montalivet-les-Bains (33)

www.bdm33.fr

28 > 30 juillet

20es Nuits atypiques, Langon (33)

Dédiée à Claude Peytermann, la 20e édition sera une fois de plus le lieu où se mêlent musique, chant, danse, cinéma et débats.
Dans ce cadre, se déroulera **le 25 juillet le 3e Forum des langues de France :** colloque sur les politiques linguistiques en région.
Au centre culturel des Carmes.
www.nuitsatypiques.org

31 juillet > 6 août

17e Festival Cinemagin'action, Pissos (40)

Thème : « Entre deux portes ».
http://cinemaginaction.com

3 > 5 août

22e Festival du conte, Capbreton (64)

Le festival invite de joyeux illuminés : Jeanne Ferron, Myriam Pellicane, Pépito Matéo et Tartare…
www.capbreton.fr

17 > 18 août

Rencontres littéraires « Deus 2 penents », Pau (64)

L'InÒc organise la 2e édition des rencontres littéraires « Des 2 versants pyrénéens » dans le cadre du festival Hestiv'Òc et de l'Année des Pyrénées 2011. Autour des littératures pyrénéennes, des écrivains d'expression catalane, castillane, française, occitane ou basque viendront échanger autour du thème « Une frontière, des frontières ? ».
En savoir plus : www.in-oc.org

20 août

Les Allumés du verbe, Hostens (33)

Sur le thème « Western à Hostens ! ».
Au domaine départemental Gérard-Lagors.
www.lesallumésduverbe.com

9 > 10 septembre

13es Vendanges de Malagar, Saint-Maixant (33)


© Sophie Pawlak

Éric Fottorino, nouveau président du Centre François-Mauriac de Malagar, ouvrira cette 13e édition sur le thème du « Secret » à laquelle participeront de nombreux invités : Jean-Pierre Lebrun, Philippe Grimbert, Jean Touzot, Jacques Rigaud, Joël Boudaraoua, Laurent Sedel, Sylvie Kauffmann, Hugues Le Paige, Hubert Védrine…
La veille, le 8 septembre en soirée projection au Cinéma Utopia de Bordeaux, du film de Claude Miller : *Un secret*, et rencontre avec Philippe Grimbert, auteur du roman qui a inspiré le film.
http://malagar.aquitaine.fr

15 > 17 septembre

Poésie dans les chais, Jurançon et environs (64)

La 9e édition invite de grands artistes : Julien Blaine, Laurence Vielle, Jean-Paul Loubes, Édith Azam, Vincent Tholomé…
www.poesiedansleschais.com

15 > 19 septembre

16e Festival international de Contis (40)

À Contis-Plage, Saint-Julien-en-Born.
www.cinema-contis.fr

24 > 25 septembre

Flânerie littéraire, Pujols (47)

mouvances47@orange.fr

30 septembre > 2 octobre

Lire en poche, Gradignan (33)

Thème : « Partir… » **www.lireenpoche.fr**

30 septembre > 2 octobre

Un aller-retour dans le noir, Pau (64)

Un thème : « Un funiculaire nommé désir » et un parrain : Hervé Claude.
Au Pavillon des arts et funiculaire de Pau.
www.unallerretourdanslenoir.com

26 septembre > 2 octobre

20e festival Biarritz Amérique latine, Biarritz (64)

La 20e édition propose des compétitions de films inédits en longs métrages, courts métrages et documentaires, des hommages et des rétrospectives. Elle invite à la découverte de la culture latino-américaine grâce aussi à des rencontres littéraires, des expositions et conférences universitaires, des concerts…
www.festivaldebiarritz.com

6 > 8 octobre

10e salon du livre pour enfants : Lecteurs en herbe, Saint-Amand-de-Coly (24)

Thème : « Dis-moi dix mots »
05 53 51 08 45

7 > 9 octobre

16e Journées du livre, Orthez (64)

À la salle de la Moutète.
www.orthezanimations.com

8 > 9 octobre

4e édition des Rencontres de Chaland, Nérac (47)

Avec la présence de grandes têtes d'affiche de la bande dessinée.
www.rencontres.yveschaland.com

11 > 15 octobre

16e Festival international des jeunes réalisateurs, Saint-Jean-de-Luz (64)

Thème : « 1er et 2e long-métrage ».
Au cinéma Le Sélect – **www.fijr-sj.com**

15 > 16 octobre

Lire en Tursan, Geaune (40)

La 16e édition est consacrée au thème du rire.
www.tursan.org

4 juillet > 15 octobre

Le Bordeaux de Léo Drouyn, Bordeaux (33)



La bibliothèque municipale de Bordeaux rend hommage à Léo Drouyn avec une exposition de l'œuvre gravé et peint de « l'artiste archéologue ». Une exploration historique et archéologique autour des métamorphoses du Bordeaux médiéval.
Programme de conférences et parcours découvertes.
www.bordeaux.fr

PRIX ET CONCOURS LITTÉRAIRES

Le **5e prix Lavinal,** décerné par la librairie Mollat, France 3, *Sud Ouest* et I-Concept, revient à Gaëlle Josse pour son roman *Les Heures silencieuses*.
En savoir plus : www.mollat.com

Pour accompagner la sortie des deux nouveautés de la collection Papillotes, **les éditions L'Édune ont choisi d'organiser un concours** destiné à leurs jeunes lecteurs. Du 20 juin au 21 juillet, ceux-ci pourront se procurer dans les librairies participant à l'opération (liste disponible sur le site www.editionsledune.fr) un coupon-réponse sur lequel ils inscriront une pensée, à la manière des auteurs de la collection Papillotes.
En savoir plus : www.editionsledune.fr

Je mourrai pas gibier (éditions Delcourt), adaptation en BD du roman éponyme de Guillaume Guéraud, par Alfred au scénario et au dessin, Henri Meunier à la couleur, a obtenu le prix littéraire des lycéens et apprentis 2010-2011 de la Région Paca
http://prix.livre-paca.org

Lire, élire 2011

Les 1 614 jeunes parmi les 1992 inscrits dans 69 bibliothèques participantes de la Gironde ont désigné leurs lauréats :
Sélection jaune : *Un loup à la maison*, de Mim et Sébastien Pelon (Milan jeunesse). **Sélection bleue :** *Les Souvenirs de Mamette*, Nob (Glénat). **Sélection verte :** *Les Clefs de Babel*, Carina Rozenfeld (Syros). **Sélection orange :** *Hunger Games*, Suzanne Collins (Pocket).
En savoir plus : a.maury@cg33fr

BRÈVES

7e édition du concours Le Goût des autres
L'association Gindou Cinéma basée en Midi-Pyrénées lance la 7e édition du concours « Le goût des autres » pour les 12-18 ans des régions Aquitaine, Limousin et Midi-Pyrénées.
Ce concours donne aux jeunes la possibilité de soumettre, de manière individuelle ou collective, un projet de court métrage de fiction sur les thématiques de la diversité culturelle et du vivre ensemble.
sebastien.gouverneur@ecla.aquitaine.fr

Du 15 août au 15 septembre, la romancière Sylvie Deshors sera en résidence dans les communes de Saint-Aulaye, La Roche-Chalais et Parcoul, invitée par le Conseil général et la bibliothèque départementale de la Dordogne avec l'appui de la Drac Aquitaine.
s.pantaleao@dordogne.fr

Un site pour les amoureux de la nouvelle littéraire
Les éditions de l'Atelier In8 vous invitent sur le site qu'elles ont consacré à la fiction courte :
http://www.liredesnouvelles.com
À découvrir et déguster…

Éric Fottorino, nouveau président du Centre François-Mauriac de Malagar
Le conseil d'administration de l'association a élu le successeur de Jean-Claude Guillebaud en la personne d'Éric Fottorino, le vendredi 6 mai dernier. Éric Fottorino est journaliste et a fait toute sa carrière au quotidien *Le Monde*. Écrivain, il est l'auteur d'une dizaine de romans. Passionné de cyclisme, il a publié un *Petit éloge de la bicyclette*.
> http://malagar.aquitaine.fr

LA VIE D'ÉCLA

Septembre > octobre

Résidence de la Prévôté : Francis Desharnais

Lors de cette résidence de création, l'auteur vivant à Québec se consacrera au 3e tome de la série *Burquette*.

VU d'Aquitaine : une collection de films documentaires pour les bibliothèques d'Aquitaine.
Le mercredi 17 août (16 h) à la médiathèque d'Este de Billère, à l'initiative de la médiathèque de Jurançon et dans le cadre d'Hestiv'oc : projection de *Las Sasons* de Pamela Varela (2008 – 88') en présence de la réalisatrice.



Itxaro Borda, en résidence à Wiesbaden
Dans le cadre des résidences croisées Aquitaine-Hesse (Allemagne), organisées par Écla et le Hessischer LiteraturRat (Conseil de la littérature hessois), l'écrivaine basque Itxaro Borda partira à Wiesbaden en septembre prochain. Figure importante de la littérature basque contemporaine, Itxaro Borda est l'auteur de romans, de poèmes, d'articles, de textes de chansons, de chroniques journalières dans le journal *Berria*, de reportages géographiques sur le Pays basque, etc. Sa résidence en Allemagne sera l'occasion de poursuivre l'écriture d'un nouveau roman de la série d'Amaia Ezpeldoi.

Lycéens et apprentis au cinéma édition 2011-2012
À partir de l'année scolaire 2011-2012, Écla – en sa qualité de Pôle régional d'éducation artistique et de formation au cinéma et à l'audiovisuel – pilotera la coordination de l'opération et assurera également le lien avec le Rectorat d'académie. L'agence aura en charge l'organisation générale, le comité de sélection, les actions d'accompagnement culturel et de formation, en partenariat avec le Rectorat. La programmation pour cette nouvelle édition est la suivante :

> Cinq nouveaux films :
- ***La Cérémonie*** ; Claude Chabrol
- ***Starship Troopers*** ; Paul Verhoeven
- ***À bout de course*** ; Sidney Lumet
- ***Valse avec Bachir*** ; Ari Folman
- ***L'Ange exterminateur*** ; Luis Buñuel

> Deux films déjà au programme en 2010-2011 :
- ***Grizzly Man*** ; Werner Herzog
- ***Le temps de la kermesse est terminé*** ; Frédéric Chignac

> Des courts-métrages :
- ***La Peur, petit chasseur*** ; Laurent Achard
- ***Open the Door, Please*** ; Joana Hadjithomas et Khalil Joreige
- ***Annie de Francia*** ; Christophe Le Masne
- ***Cheveu*** ; Julien Hallard
- ***Une naissance*** ; Safy Nebbou

Contact et inscriptions : 05 47 50 10 26
sebastien.gouverneur@ecla.aquitaine.fr

18 octobre

Colloque « Patrimoine, numérisation et accès aux savoirs »

Thème : « Patrimoine 2.0 »
Au Conseil régional d'Aquitaine.

http://ecla.aquitaine.fr

Entretien...

Propos recueillis par Jutta Bechstein-Mainhagu, Goethe-Institut Bordeaux. Traduit de l'allemand par Odile Demange – Photos David Helman

Nadja Einzmann

Lauréate de la bourse Aquitaine-Hesse 2011, Nadja Einzmann a passé deux mois en résidence d'écriture à Bordeaux au printemps dernier. Regard sur son parcours d'écrivaine et son séjour aquitain.

Jutta Bechstein-Mainhagu – Vous êtes originaire d'un petit village du Bade-Wurtemberg, vous avez fait vos études à Francfort où vous vivez désormais. Que représente cette ville pour vous ?

Nadja Einzmann – J'ai probablement perdu toute objectivité à propos de Francfort. Toutes ces années me l'ont rendue très proche. Il y a, dispersés à travers la ville, des lieux où j'ai vécu des choses importantes. Nous avons en quelque sorte grandi ensemble. Et j'aime le Main, au bord duquel on peut s'asseoir l'été et passer des moments délicieux. J'aime aussi la ligne d'horizon la nuit. Vue du Main, elle est particulièrement impressionnante avec toutes ses lumières.

J.B.-M. – Comment êtes-vous arrivée à l'écriture ?

N.E. – Par la lecture. J'ai toujours été une lectrice passionnée et j'ai commencé très tôt à écrire dans ma tête. Mes études m'ont ensuite familiarisée avec la poésie, le travail de précision sur la langue, le balancement des mots et, stimulée par la poésie d'autres auteurs, je me suis mise à écrire moi aussi. Plus tard, les auteurs du XXe siècle m'ont inspirée. Surtout les poèmes de Bertolt Brecht, en particulier ses poèmes d'amour. Il a toujours été pour moi une influence et un modèle. Ce qu'on connaît le mieux du travail de Brecht au théâtre, l'effet de distanciation, m'intéresse surtout dans le cadre de sa poésie. Il ne suffit pas de vibrer avec empathie. Les mots, la littérature se prêtent à la manipulation. Cela est aussi constamment présent.

J.B.-M. – Votre premier ouvrage édité, *Da kann ich nicht nein sagen*, est un recueil de récits. Est-ce que vous préférez écrire ?

N.E. – J'aime toujours les textes courts parce que le langage n'y est pas utilisé comme un simple vecteur. Ils autorisent un façonnement méticuleux, on peut faire ressortir le cristal d'un texte et faire place à l'autoréférence. Ce n'est pas impossible à faire dans un roman, mais c'est moins évident. À trop travailler le langage, on tombe vite dans l'affectation.

J.B.-M. – Le livre parle de l'amour et de ses facettes. Est-ce votre thème favori ?

N.E. – L'amour est un thème essentiel. Je m'intéresse aux rapports entre les sexes, aux atrocités cachées que commettent les hommes et les femmes dans une sphère qui échappe aux regards de la société, à la façon dont ils cherchent à prendre le dessus, à s'emparer du pouvoir, ce qui peut aller jusqu'au lavage de cerveau. Jusqu'à présent, je me suis surtout intéressée aux hommes chez qui ce comportement est particulièrement fréquent. Et je me place sous un angle entièrement féministe. Je crois que les hommes, en ne mobilisant pas autant de force dans leurs relations et en cherchant plutôt à apaiser les femmes qu'à accepter des compromis ou à s'engager avec emphase, disposent de plus de force pour le monde extérieur, pour leur carrière.



Nadja Einzmann
Publiés aux éditions S. Fischer Verlag, les livres de Nadja Einzmann ont reçu un chaleureux accueil critique en Allemagne. Elle a obtenu, entre autres, le prix Georg K. Glaser et le prix Friedrich Hölderlin - Prix d'encouragement de la ville de Bad Homburg 2007. Ses textes sont inédits en français. Chantal Tanet, qui fut l'auteur aquitaine accueillie à Wiesbaden en 2010, a entrepris de traduire le recueil *Da kann ich nicht nein sagen*.

© Photo David Helman

> «Raconter un être humain, c'est tout de même très présomptueux. Il fallait donc faire sentir que c'est un numéro d'équilibrisme délibéré. Et que ce qui est raconté ne peut être qu'un fragment, un extrait.»

Du point de vue de l'évolution, c'était peut-être raisonnable. La spécialisation et la répartition des tâches ont fait leurs preuves dans l'histoire de l'humanité. Mais d'un point de vue personnel, individuel, cela peut être très désagréable, c'est le moins qu'on puisse dire.

J.B.-M. – Votre deuxième ouvrage, *Dies und das und das*, est fait de portraits d'inconnus, tirés de votre enfance. Comment cette idée vous est-elle venue ? Est-ce un nouveau genre ? Car il s'agit de récits, d'une œuvre d'art, avec un ton tout à fait personnel, unique.

N.E. – Ce n'est pas vraiment un genre nouveau. Il y a des antécédents. Pendant l'écriture de ce livre, j'ai lu les classiques de la littérature documentaire des années 1970. Ça n'a pas été inintéressant. Mais le temps a passé et beaucoup de ce qu'on a fait à l'époque n'est plus aussi captivant, ne fût-ce qu'en raison de l'évolution des autres médias. La télévision nous a tellement habitués à entrer dans la vie des gens.
Je me suis donc attachée à ce que la télévision ne peut pas faire. J'ai peut-être tenu le lecteur par la main plus qu'il n'est d'usage dans les portraits filmés. Cela m'a permis d'être plus concise et de laisser un peu transparaître mon regard sur les choses, parfois simplement par l'écriture, par une infime palpitation du langage. Raconter une vie, raconter un être humain, c'est tout de même très présomptueux. Il fallait donc faire sentir que c'est un numéro d'équilibrisme délibéré. Et que ce qui est raconté ne peut être qu'un fragment, un extrait. Seulement « ceci, cela et cela » face à l'ampleur et à la complexité de toute vie, de tout être.

J.B.-M. – Vous faites aussi des reportages de voyage pour le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, l'équivalent allemand du *Monde*. Comment procédez-vous ?

N.E. – Je suis allée au Panama, en Alaska, en Islande, en Malaisie, à Abou Dhabi, beaucoup de voyages lointains donc. J'étais envoyée par le journal. Je procède comme pour les portraits : j'essaie de saisir l'essence d'un pays et de ses hommes. C'est un peu différent pour la « rubrique littéraire » à laquelle je collabore aussi. Ici, l'approche est moins large et on peut se permettre d'être plus subjectif, plus ludique. Un texte sur l'Aquitaine paraîtra peut-être bientôt dans ce cadre.

J.B.-M. – On a du mal à imaginer en France qu'un auteur puisse toucher des honoraires, et même vivre de sa plume. L'Allemagne est-elle un pays de cocagne pour les écrivains ?

N.E. – Tout est une question de perspective. Les auteurs français peuvent le penser. Et il ne serait sans doute pas mauvais que les Allemands voient comment les choses se passent ailleurs. Comme on peut vivre de sa plume en Allemagne, beaucoup le font. Du coup, prendre un emploi alimentaire, c'est donner l'impression de ne pas être totalement engagé dans l'écriture. Et comme tant de gens cherchent à vivre de l'écriture, on peut difficilement se permettre d'explorer des chemins professionnels détournés. On attend de vous une production « moyenne » de textes.

J.B.-M. – Vous avez obtenu de nombreuses bourses et distinctions. Qu'est-ce que cela représente pour un jeune écrivain ?

N.E. – Les bourses et les prix sont un soutien, mais les lectures sont la principale source de revenus. Ce ne sont pas les livres qui payent, mais les lectures : de 300 à 500 € par soirée.

J.B.-M. – Votre petite maison rue de la Prévôté à Bordeaux vous a-t-elle plu ? Avez-vous fait des connaissances ?

N.E. – Je suis très heureuse dans cette petite maison. En Allemagne, les logements des résidences de ce genre sont moins confortables. Et puis, j'ai trouvé un coin devant l'église Saint-Seurin où je suis souvent allée m'asseoir avec mon ordinateur. J'observais les promeneurs, dont certains me sont devenus de plus en plus familiers. Un endroit très paisible.

J.B.-M. – Dans vos promenades en ville, qu'est-ce qui vous a particulièrement impressionnée ? Étonnée ?

N.E. – D'un point de vue littéraire, ce sont les détails qui m'intéressent, la beauté des immeubles par exemple. J'en ai été déroutée, bouleversée. Cela a accru ma faculté d'absorption. Ici, on peut laisser affluer les images et les sons, à cause de la beauté générale et de cette atmosphère mystérieusement apaisante, que l'on ne rencontre généralement que dans la littérature ou au cinéma. Et comme ces impressions sont très puissantes – les maisons qui vous émeuvent singulièrement, le vent, les plantes inconnues –, cela crée une sorte de vibration harmonique sur laquelle le reste résonne. On pourrait aussi dire que tout est peint dans une tonalité singulière, continue. Il en résulte une structure formelle qui recouvre l'arbitraire et le chaos du quotidien, comme en littérature et au cinéma. Les rencontres humaines ont été très intenses. Grâce à des invitations, j'ai également fait la connaissance de certaines personnes qui me sont très proches.

Avez-vous senti l'esprit de Montaigne, de Montesquieu, de Mauriac ? Un esprit des lieux ?

N.E. – Je me suis surtout intéressée à Montaigne, que j'ai appris à apprécier. Ces dernières semaines, je l'ai lu tous les soirs avant de m'endormir. Il a ajouté encore une autre harmonique à ce que j'ai vu.

J.B.-M. – Qu'est-ce qui restera, ou aura des répercussions ?

N.E. – Les gens, la lumière, le fleuve. Et puis aussi la cuisine et l'art de vivre, que j'ai mieux découvert. Tout cela aura certainement des échos et j'espère pouvoir intégrer certaines choses dans ma vie à Francfort, quand je serai de retour sur les berges de mon fleuve, le Main. ★



© Photo David Helman